

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

UNE CONVERSION AU CATHOLICISME :

LE PASTEUR

PIERRE DE JOUX

PAR

JACQUES LAFON



« Pourquoi charger les disciples d'un
joug que nos pères, pas plus que nous-
mêmes, n'ont eu la force de porter ? »

ACTES CH. 15, v. 10.

LE CATEAU

IMPRIMERIE E. ROLAND & DELCROIX, 15, RUE PASTEUR

—
1914



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

UNE CONVERSION AU CATHOLICISME :
LE PASTEUR PIERRE DE JOUX

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER
EN THÉOLOGIE, ET SOUTENUE LE 22 JUIN 1914



PAR

JACQUES LAFON



LE CATEAU
IMPRIMERIE E. ROLAND & DELCROIX, 15, RUE PASTEUR

1914

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Président de la soutenance :

M. John VIÉNOT, professeur.

Membres du Jury :

MM. E. VAUCHER, doyen.

John VIÉNOT, professeur.

Wilfred MONOD, professeur.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

N° 467

BIBLIOGRAPHIE

1. Questions générales

Auguste Sabatier. Les religions d'autorité et la religion de l'esprit
Paris 1904 (3^{me} édition).

Jean Lafon. De l'autorité en matière de foi. Montauban 1885.

E. Doumergue. L'autorité en matière de foi et la Nouvelle Ecole.
Lausanne 1892.

Léopold Monod. Le problème de l'autorité. Paris 1891.

Paul Stapfer. L'inquiétude religieuse du temps présent. Paris 1912.
Confession de foi et discipline ecclésiastique des Eglises réformées
de France (1559). Toulouse 1864.

G. de Félice. Histoire des Protestants de France (7^e édition).
Toulouse 1880.

Ch. Durand. Histoire du protestantisme français pendant la
Révolution et l'Empire. Paris 1902.

Jean Lafon. « Qu'ils marchent ! » sermon prêché le 4 Juin 1907
à l'occasion du Synode national des E. R. E. de France.
Vals-les-Bains 1907.

Revue Protestante. Années 1825 et 1826.

Tableau des Conversions. (Sans nom d'auteur) Paris 1827.

2. Anglicanisme et Anglo-Catholicisme

La liturgie ou formulaire des prières publiques et de l'adminis-
tration des sacrements selon l'usage de l'Eglise d'Angleterre
et d'Irlande, suivie des 39 articles de religion. Londres 1855.

Ch. Bastide. L'Anglicanisme. S'-Blaise 1909.

Paul Stapfer. L'évolution religieuse d'un penseur catholique : Newman. Lausanne 1913.

H. Brémond. Newman, essai de biographie psychologique.

Louis Dupin de Saint-André. Vers Rome : le cardinal Newman. (*Revue Chrétienne*, 3^e série, tome XVI, p. 232, septembre 1903).

Paul Wood. Anglicanisme et Romanisme. (*L'Évangéliste*, p. 73. n° du 24 Avril 1914).

3. Quelques conversions

Lettre de M^{lle} Joséphine de Joux de la Chapelle à sa sœur. Paris 1826.

Lettre de M. Charles-Louis de Haller, membre du conseil souverain de Berne à sa famille. Paris 1821.

E. Nyegaard. Histoire d'une âme. (M^e Napoléon Peyrat). Paris 1892.

M^e Napoléon Peyrat. Le synode protestant et le schisme catholique. Paris 1872.

Th. de la Rive. De Genève à Rome.

Id. Vingt-cinq ans de vie catholique.

4. Genève

Henri Heyer. 1535-1909. L'Eglise de Genève, esquisse historique de son organisation, suivie de ses diverses constitutions, de la liste de ses pasteurs et professeurs et d'une table biographique. Genève 1909.

Genève ecclésiastique ou livre des spectacles Pasteurs et Professeurs, qui ont été dans cette Eglise depuis la Réformation jusqu'à nos jours. Genève 1861.

5. Nantes

Mellinet. La commune et la milice de Nantes ; volumes XI et XII.

B. Vaurigaud. Histoire de l'Eglise Réformée de Nantes depuis l'origine jusqu'au temps présent. Paris 1880.

P. E. Guérard. Résumé historique et statistique concernant le culte protestant. (1804-1806). Nantes 1858.

Réorganisation de l'Eglise de Nantes au commencement du XIX^e siècle. Nantes 1911.

Archives de la Loire-Inférieure. Série V (an X à 1888). 282-2 : cultes protestants.

Archives de l'Eglise réformée de Nantes.

A. Registre consistorial I. (1804 à 1810).

B. Liasse n^o 22.

C. Registre consistorial II (1816 à 1853).

6. Les Ouvrages de Pierre de Joux

1. *Sermon* prononcé à l'anniversaire de l'Escalade de la ville de Genève, au Temple Neuf, le 12 décembre 1793. (Bibliothèque de la Compagnie des Pasteurs, à Genève).
2. *Discours sur l'union conjugale* composé pour la fête des époux et prononcé dans le temple décadaire de la commune de Genève, le 10 floréal, an 7 de la République française. (Bibliothèque de la Compagnie des Pasteurs, à Genève).
3. *Prédication du Christianisme* ou Vérités de la religion chrétienne exposées dans une suite de Sermons et de Prières. Genève 4 vol. in-8. 1803 et 1804.
4. *Recueil des discours de Te Deum* prononcés depuis l'ouverture de la campagne, le 20^e d'octobre 1805, jusques à la paix continentale du 11^e d'août 1807 ; intitulé la *Providence et Napoléon* ; et offert à S. M. la Reine Hortense. (Bibliothèque de la ville de Nantes).

Ce recueil contient :

1. Sermon sur l'ouverture de la campagne actuelle.
20 octobre 1805.
2. Le Te Deum d'Austerlitz ou la Providence justifiée.
22 décembre 1805.
3. Offrande à l'Eglise, à l'Humanité et à la Patrie ou 1^{er} anniversaire du 15 août.
15 août 1806.
4. Le triomphe de la Justice. (Victoire d'Iéna).
16 novembre 1806.

5. La France sauvée. 1^{er} anniversaire d'Austerlitz et du sacre impérial. 7 décembre 1806.
6. La Pologne renaissante. 15 février 1807.
7. Discours de Te Deum pour la conquête de Dantzick. 28 juin 1807.
8. Hommage à la religion et à la bravoure ou anniversaire de Marengo. 19 juillet 1807.
9. La paix continentale. 2^e anniversaire du 15 août. 15 août 1807.

-
5. *Discours sur la guerre*. Nantes 1809. (Bibliothèque de Nantes).
 6. *Recueil de cantiques*. Nantes 1812.
 7. *Te Deum* de Lutzen. (23 mai 1813). Nantes 1813.
 8. *La vertu glorifiée* ou le triomphe après la mort. (21 janvier 1815). Nantes 1815.
 9. *Lettres sur l'Italie*, considérée sous le rapport de la religion. 1^{re} éd. Paris 1825. (Imprimerie Royale). 2^e édition chez Périsset en 1837.
 10. *Soirées Napolitaines*. Non éditées.

ABRÉVIATIONS

Prédication signifie : Prédication du Christianisme.

Italie signifie : Lettres sur l'Italie.

Prov. et Nap. signifie : La Providence et Napoléon, recueil de neuf Te Deum.

Réorg. Egl. Nantes signifie : Réorganisation de l'Eglise de Nantes au commencement du XIX^e siècle.

Hist. Egl. Réf. Nantes signifie : Histoire de l'Eglise réformée de Nantes, par Vaurigaud.

Reg. Consist. signifie : Registre Consistorial (Archives de l'Eglise Réformée de Nantes).

Je tiens à remercier ici les personnes dont l'aimable complaisance a beaucoup simplifié et facilité ma tâche ; ce sont particulièrement :

M. Dombre, pasteur à Nantes ;

M. et M^{me} P. Bellamy ;

M. Gabory, archiviste de la Préfecture de Nantes ;

M. Giraud-Mangin, bibliothécaire ;

M. et M^{me} Bonnet, concierges du Temple de Nantes.

M. H. Heyer, archiviste de la Compagnie des Pasteurs, à Genève.

M. N. Weiss, secrétaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme français ;

M. Ch. Bost, pasteur au Havre.

INTRODUCTION

La conversion de Pierre de Joux est intéressante à plus d'un titre. Tout d'abord de Joux est un pasteur et ce seul fait donne à sa conversion plus de relief et plus de valeur. Connaissant le protestantisme jusqu'en ses principes essentiels, il devait, mieux que personne, comprendre le sens et la portée de sa démarche. Mais l'Eglise catholique aurait tort de s'en trop glorifier : ce ne fut pas une victoire du dogme catholique sur la pensée protestante ; ce fut une simple mise au point de notions catholiques, qui pendant de longues années portèrent l'étiquette huguenote.

Cette conversion est encore intéressante parce qu'elle est d'un « type » assez rare. Elle ne fut ni mystique, ni religieuse. Dans les conversions d'ordre mystique, le caractère visible, sensuel (sans attacher à ce mot aucun sens péjoratif) du culte catholique joue un très grand rôle, et, suivant la nature du mysticisme, l'art catholique ou le dogme de la présence réelle ⁽¹⁾ en est le point de départ. D'autres fois, nous sommes en présence de consciences faibles ou torturées, qui, dans l'Eglise catholique, trouvent le repos et la paix ; et c'est toute la gamme des conversions d'ordre religieux ⁽²⁾.

⁽¹⁾ cf. *La Barrière*, roman de R. Bazin et *l'Histoire d'une âme* (M^r Napoléon Peyrat) par E. Nyegaard.

⁽²⁾ cf. *Histoire d'une conversion*. B. Couve. Christianisme au XX^e siècle, numéros des 26 février et 5 mars 1914.

Chez de Joux rien de pareil ; ni ses expériences religieuses, ni l'impression profonde que lui produisit le culte catholique ne furent, dans sa conversion, des causes déterminantes. La véritable raison, qui fit de Pierre de Joux un catholique, est une raison intellectuelle. Sa conversion ressemble beaucoup à celle d'un de ses contemporains, *Charles-Louis de Haller*, l'économiste bernois⁽¹⁾. Celui-ci devint catholique par besoin d'ordre et par conservatisme politique, lorsqu'il comprit que la Révolution n'avait été que la répercussion politique de la Réformation. Il publia en 1821 une *Lettre à sa famille* ⁽²⁾. La conversion de Pierre de Joux est dans le même ordre d'idées, avec cette différence que de Haller est un légiste qui considère la religion au point de vue politique tandis que de Joux est un théologien qui la considère au point de vue dogmatique. Si, comme de Haller, de Joux se convertit, un peu par conservatisme politique, la raison capitale de sa conversion fut son besoin d'autorité extérieure. Aussi longtemps qu'il vit dans la Bible une autorité absolue qui s'imposait à la raison sans aucun contrôle, il fut protestant. Mais du jour où il comprit que le protestantisme, par son principe de libre examen, exclue toute autorité extérieure infaillible, il devint catholique. C'est là, tout le secret de cette conversion.

(1) Son principal ouvrage est : « *Restauration de la science politique ou théorie de l'ordre social naturel, opposé à la chimère de l'état civil factice* ». Winterthur 1816-1821.

(2) Il abjura secrètement le 17 octobre 1820.

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE

Au début du volume de sermons intitulé *la Providence et Napoléon*, et dédié à la reine Hortense (1), se trouve un portrait de Pierre de Joux. Il porte la tête haute, ce qui lui donne une allure noble et distinguée, avec une pointe d'orgueil. Le front est grand et dégagé ; le regard vif et intelligent ; le nez très légèrement busqué ; la narine dilatée. Il a la face complètement rasée, ce qui accentue encore la longueur excessive de la lèvre supérieure ; sa lèvre inférieure qui avance un peu et sa bouche, légèrement retroussée aux coins, ont l'air à la fois moqueur et méprisant. Quoique les cheveux soient déjà grisonnants — de Joux doit avoir environ 50 ans — il n'y a pas une ride au front. Seule, une petite patte d'oie, près de l'œil, indique la vieillesse qui vient. La bouche est marquée du pli que donne l'habitude de la parole. Rien que par son allure fière et décidée, de Joux devait en imposer à son auditoire. Ce visage aux traits fins et aristocratiques est extrêmement séduisant.

La légende porte : « Pierre de Joux, pasteur des Eglises « de Genève et de Nantes, né à Genève le 21 août 1752 ». Puis ces paroles de cantique :

(1) Bibliothèque de Nantes.

« Sous des drapeaux divers servant le même maître,
« Gardons-nous d'isoler nos communs intérêts.
« La gloire de Sion de sa paix doit renaître,
« Et la douce concorde accomplir nos souhaits ».

Pas un instant de sa vie, il ne démentira cette belle devise, la devise d'un véritable disciple de Jésus, qui, sans tenir compte des divisions et des sectes, cherchera toujours « la concorde et la paix » et qui, souvent même, oubliera à quelle Eglise il appartient pour penser seulement qu'il est chrétien.

I. — De 1752 à 1803

Le 21 Août 1752 naquit à Genève, Pierre de Joux. Quand, à plus de 70 ans, converti au catholicisme, il rédigea sa propre biographie, il dira avec beaucoup de mépris pour la Rome protestante :

« Je naquis en 1752 dans une petite ville au pied des Alpes, qu'il est fort inutile de nommer... » (¹).

Et pourtant il nous raconte lui-même avec humour et quelque peu de fierté sa naissance accidentée.

« Ma mère, fort avancée dans sa grossesse, s'était rendue dans le temple de St-Pierre : la chaleur extrême de la saison, la nombreuse assemblée qui remplissait l'église, l'émotion que fit éprouver à tous les auditeurs une prédication animée, eurent tant d'effet sur ma mère, qu'elle se trouva mal : je naquis sous le portique même de l'église de St-Pierre, ce temple majestueux, dont les voûtes qui résonnèrent tant de fois de mes accents oratoires, ont répété peut-être mes faibles vagissements. Le parrain qui me tint sur les fonds de baptême portait le même nom que le saint apôtre auquel ce temple est dédié et je fus baptisé sous le nom de Pierre » (²).

(¹) *Lettres sur l'Italie*. Av.-propos, p. XLVIII.

(²) *Italie*. II p. 328.

De son père et de sa mère — de sa mère surtout — il garda de pieux souvenirs.

« Mon père avait une famille nombreuse, à laquelle il était fort attaché ; il menait une vie très retirée et prit soin de me former lui-même à ces habitudes de vertu dont il me donnait à la fois le précepte et l'exemple. Ce fut cependant ma mère qui eut le plus d'influence sur mes sentiments : elle était française et d'une bonne famille de la ville de Nîmes ; bien qu'elle fût douée d'esprit et de beauté, idolâtrée de ses parents qui vivaient dans une honnête aisance, et qu'elle eut été élevée dans le culte protestant, elle n'aimait pas le monde et lui préférait une vie retirée. *L'Imitation de Jésus-Christ*, *l'Introduction à la vie dévote*, de S^t-François de Sales, les *Œuvres spirituelles* de Fénelon étaient ses lectures favorites ⁽¹⁾. La prière faisait aussi sa plus douce occupation ; elle y vaquait quelquefois en ma présence et l'improvisait toujours. Cette excellente mère se chargea de l'éducation de mon enfance et la première histoire qu'elle me fit étudier fut celle des Juifs et des vénérables chefs des tribus israélites... En un mot toute la vie du peuple hébreu, la seule histoire qui m'ait intéressé dans mes premières années et qui n'a point cessé d'être un miracle vivant, disposa insensiblement mon cœur à croire à l'intervention spéciale de la Providence dans les affaires humaines... » ⁽²⁾

Cette mère, très protestante et très pieuse, l'orienta bientôt vers le pastorat. Il passa six ans au collège et fit ses « humanités » avec le pasteur de Fontanes.

« Je devais alors, suivant le vœu de ma famille et le mien, être immatriculé dans la faculté de théologie où se professait publiquement l'erreur d'Arius ; mais la Providence adorable qui veillait sur moi, ne permit pas que cette erreur dangereuse trompât ma jeunesse ; et je fus invité par le marquis d'Abercorn à me rendre en Angleterre » ⁽³⁾.

Il fit alors trois années d'études théologiques en Angle-

⁽¹⁾ Ne pas oublier que c'est « le catholique » qui parle.

⁽²⁾ *Italie*. Av.-propos p. XLVIII et suiv.

⁽³⁾ *Ibidem*.

terre. Il n'indique pourtant aucune Faculté ; et tout ce que nous savons c'est que ses professeurs étaient « aussi pieux que savants, pasteurs de l'Eglise anglicane, et inviolablement attachés au symbole de S^t-Athanasie » (1). Il est intéressant de noter déjà cette influence de l'anglicanisme, car ce fut là le point de départ, inconscient et insoupçonné, de la longue évolution qui devait le conduire au catholicisme.

En 1773, il va à la Faculté de Bâle apprendre l'hébreu et le grec (« les langues orientales ») avec les professeurs Buxtorf et Herzog. C'est là qu'il passa ses « grands examens » et fut consacré au ministère en 1775. Il avait alors 22 ans.

Pendant 5 ans, (1775 à 1780), il séjourna à Paris comme collaborateur de Court de Gébelin.

Il est difficile de savoir exactement ce qu'il fit de 1780 à 1787. En 1782, il était suffragant de Marron à Dordrecht, en Hollande, (2) au moins depuis le mois de Juin jusqu'au mois d'Août. (3) Cette même année il prêcha à Genève (4) ; et il semble qu'il y fut suffragant de 1782 à 1787. Car de cette époque nous avons neuf sermons imprimés, tous prêchés plusieurs fois et qui tous portent « sermon prêché dans tous les temples de Genève ».

Ce fut aussi en 1782 qu'il épousa Louise-Renée Poncet (5) dont il eut treize enfants (6). A moins qu'il ne se soit remarié une seconde fois entre 1800 et 1805. Ce qui pourrait faire supposer qu'il perdit sa femme avant 1800, c'est un sermon daté de cette année, où il s'écrie :

(1) *Ibidem*.

(2) *Prédication du Christianisme*. III épitre dédicatoire p. III.

(3) Id. tome II p. 208, prêché à Dordrecht en Juin 1782 et id. tome II p. 431, prêché à Dordrecht le 4 Août 1782.

(4) Id. tome III p. 332.

(5) *L'Eglise de Genève* par Henri Heyer p. 448.

(6) *Lettres sur l'Italie*, tome II p. 323.

« Quoi ! je t'oublierais, ô aimable compagne de ma vie ! Non jamais ! Jamais les années n'épuiseront mon amour et mes regrets... A l'heure de ma mort, prêt à te rejoindre, je me rappellerai encore vivement le malheur que j'eus de te perdre au printemps de tes jours... » (1)

Est-ce une simple période oratoire, est-ce une véritable « oraison funèbre ? » Mystère ! Dans ses lettres à Rabaut (éditées dans la *Réorganisation de l'Eglise de Nantes*), il parle de « sa femme et de ses filles ». Etait-ce toujours Louise-Renée Poncet, ou une autre ?

En 1787 il est nommé pasteur à Dardagny ; en 1789, d'abord à Saconnex, ensuite à Genève. Ce doit être en 1790 qu'il fut nommé « aux fonctions importantes de directeur en chef du second collège du département du Léman ». (2) En 1792, il fonde un pensionnat, dont on trouvera la réclame en appendice à ses volumes de sermons (*Prédication du Christianisme.*) Dans cet « Etablissement d'Education » on apprend « le Commerce, les Beaux Arts, les Sciences et la Littérature ». On y enseigne huit langues : grec, latin, allemand, anglais, hollandais, italien, espagnol et portugais. Pour les « candidats au S^t-Ministère » la pension « alimentaire et physique » est de 720 francs, au lieu de 1.000. Cette « maison d'éducation » se trouve à Genève, rue Verdaine. De Joux demeura là, jusqu'en 1804.

En 1795, il fut de nouveau nommé à Dardagny et enfin pour de bon à Genève en 1796. Il ne devait quitter Genève que pour aller à Nantes.

En 1803 et 1804, il édita à Genève, chez J. J. Paschoud, 4 volumes in-8° de sermons sous le titre de *Prédication du Christianisme*. Ce sont 32 sermons, soigneusement datés,

(1) *Prédication du Christianisme*, tome III p. 689.

(2) *Italie*. Av. propos p. LXVIII et suiv. « pendant 14 ans » et jusqu'à son départ pour Nantes qui eut lieu en 1804.

qui permettent de suivre l'évolution de sa pensée de 1782 à 1804. ⁽¹⁾ Ils lui valurent aussi d'être connu en France et furent certainement pour quelque chose dans sa nomination à Nantes, au mois de Septembre 1804.

II. — De 1804 à 1816

1. — L'année 1804.

Qu'on me permette, — avant d'arriver à Nantes avec de Joux — de dire quelques mots sur la réorganisation de l'Eglise de Nantes que permettait la loi du 18 Germinal an X. (7 Avril 1802.)

Dès la publication du Concordat et des articles organiques, *Molles*, alors pasteur à Nantes, mais sans traitement, sans église, et sans paroisse constituée, adressa au Préfet une demande pour être officiellement établi dans ses fonctions ⁽²⁾. Plus d'un an après, le 15 Fructidor an XI ⁽³⁾ (2 Sept. 1803), il reçut la nouvelle de sa nomination.

Le 29 Septembre ⁽⁴⁾ « les chefs de familles protestantes » se réunirent chez *Pelloutier*, consul de Prusse. Ce Pelloutier, forte tête, homme énergique et débrouillard, dirigea pendant de longues années l'Eglise de Nantes avec toute l'autorité que lui donnait son caractère volontaire et sa belle fortune. — De 1793 à 1803 — période où les protestants de Nantes n'eurent pas d'Eglise officielle — il mit à leur disposition sa fabrique d'indienne « près du pont des Récollets. » ⁽⁵⁾ — « On enlevait les toiles le samedi soir ou le dimanche matin pour approprier le local au culte. » ⁽⁶⁾

⁽¹⁾ cf. ch. II.

⁽²⁾ Lettre du 21 Germinal, an X (10 Avril 1802). *Arch. Loire-Inf^{re}*.

⁽³⁾ *Réorg. de l'Egl. de Nantes*, p. 16.

⁽⁴⁾ *Regist. Consist. I*, procès-verbal n° 1.

⁽⁵⁾ *Vaurigaud. Histoire de l'Egl. réformée de Nantes*, p. 351.

S'il y avait une « Eglise » à Nantes, c'était donc grâce à lui ; aussi, dès cette première séance, Pelloutier prit la présidence. On ratifia la nomination de Molles ; mais on ne lui vota pas de traitement. « L'Institut » que dirigeait Molles suffisait à le faire vivre et l'on n'espérait pas que la souscription fut assez forte pour le dédommager de la perte de son Institut. D'ailleurs on tenait peu à lui « personnellement » ; on avait besoin d'un pasteur nommé officiellement pour réorganiser l'Eglise. Une fois le culte restauré, on verrait à trouver mieux ; en attendant il servait de porte-drapeau. Pelloutier l'avoue sans vergogne dans une lettre adressée à Rabaut le Jeune, le 18 Frimaire an XII (Décembre 1803).

« Pour ne pas manquer l'occasion de rétablir le culte, il (Molles) prêterait serment lors même qu'il ne devrait s'en suivre aucune fonction immédiate. » (¹).

Molles se prêta de bonne foi à cette combinaison, croyant que sa nomination provisoire deviendrait bientôt définitive. Et dès qu'il eut prêté serment « entre les mains du Préfet » comme « pasteur provisoire », on s'empessa de lui chercher un remplaçant.

« Pendant que je m'occupais avec zèle du rétablissement de notre culte, les cinq ou six familles opulentes ne voulant me donner aucun traitement, à cause de leur prévention injuste à mon égard, ont écrit à Bâle et à Paris pour se pourvoir d'un autre pasteur, en voulant un, disent-elles, qui soit un grand orateur, un Bossuet ou un Massillon ; elles n'ont rien cependant à me reprocher, ni à mes mœurs, ni à mes talens pour l'instruction, ni pour la composition de mes sermons, mais ils se résument à dire que je ne leur conviens pas, pour cette raison. » (²)

(¹) *Réorg. de l'Egl. Nantes*, p. 9.

(²) *Réorg. Egl. Nantes*, p. 17 et 18.

Et, comme il le note plus loin ⁽¹⁾, c'était la « minorité opulente » qui, à Nantes, faisait la loi ; car c'était elle qui fournissait le traitement. Le grand tort de Molles ce fut — comme l'observe très justement M. H. Durand-Gasselin — de « n'avoir pas su se faire aimer des familles riches qui composaient l'Eglise de Nantes. » ⁽²⁾ — On le lui fit bien voir.

On ne se gêna pas pour lui faire comprendre que, maintenant qu'on avait trouvé mieux, il pouvait se retirer.

« Je vous avouerai, écrit Pelloutier à Rabaut, je vous avouerai même que nous avons provoqué sa démission. C'est un homme très estimable, mais qui n'a aucun talent oratoire, et il nous importe par bien des raisons d'avoir un homme d'un grand talent. » ⁽³⁾

Le Bossuet que l'on venait de découvrir, c'était Pierre de Joux. Il fut nommé dans la séance du 27 *Septembre 1804*. ⁽⁴⁾

A la séance suivante (17 Octobre 1804) ⁽⁵⁾ on vota à de Joux, — « après une longue et mûre discussion » (*sic*) — un traitement de 1.500 fr. en supplément aux 2.000 fr. accordés par le gouvernement, et l'on pria de Joux de rester encore quelques jours à Paris pour assister au couronnement de l'Empereur, comme « président du Consistoire de la Loire-Inférieure et de la Vendée. »

En attendant l'arrivée du pasteur le Consistoire chercha un local pour le culte, on acheta à un nommé Marion la

⁽¹⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 19.

⁽²⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, préface p. 4.

⁽³⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 14.

⁽⁴⁾ *Registre Const.* I. n° 6 et Vaurigaud. *Hist. Eg. N.* p. 356.

⁽⁵⁾ *Reg. Consist.* I. n° 7.

chapelle des Carmélites ⁽¹⁾ et le contrat fut signé le 22 Décembre 1804. ⁽²⁾

Dans les premiers jours de Janvier 1805, de Joux arrive à Nantes.

« Je croyais reposer en arrivant sur des roses et ce sont des épines que je foule au moindre pas. » ⁽³⁾

Que s'est-il passé ?

Les catholiques sont intervenus auprès du ministre Portalis. Ils ont fait remarquer combien la chapelle des Carmélites est près de la cathédrale et que ce voisinage peut occasionner des troubles. Pierre de Joux s'indigne :

« Ce coup de Jarnac part du chef de la division catholique qui nous tracasse et nous hait.

Ils nous ont laissé (au Préfet, l'excellent Monsieur Redon-Belleville, aux anciens et à moi) faire nos préparatifs et lorsque tout était prêt pour notre installation solennelle, lorsque le jour avait été pris, ils nous ont fait parvenir du bureau de Son Excellence Monsieur Portalis, une lettre à Monsieur le Préfet et une autre à moi dont le contenu ne tend rien moins qu'à nous interdire le libre exercice de notre culte dans l'intérieur de la ville et qu'à nous empêcher matériellement de jamais le célébrer,

⁽¹⁾ En 1855, on construisit le nouveau Temple — place de l'Edit de Nantes — (autrefois place Gigant) et l'on abandonna la chapelle des Carmélites. Désaffectée, elle a servi de serrurerie et maintenant elle abrite un cinématographe : “ AMERICAN COSMOGRAPH, spectacle de famille ” les places sont de 0 fr. 50 à 1 fr. 50.

A la place de l'autel et de la chaire, une estrade tendue de rouge et la toile à projections. A gauche, sur l'estrade, un vieux piano entouré de plantes vertes. Sur le mur de gauche la peinture fraîche indique l'emplacement d'une baie qui a été murée.

Cette ancienne “ Chapelle des Carmélites ” se trouve dans la rue du même nom, — ruelle étroite qui aboutit place de la Cathédrale. — (Nantes, le 18 Septembre 1912).

⁽²⁾ *Regist. Cons.* I. n° 11.

⁽³⁾ Lettre de Pierre de Joux à Rabaut-Dupuis. *Réorg. Egl. N.* p. 33 et suiv. le 11 Janvier 1805.

ou du moins par mon organe, puisque le Ministère nous enjoint de chercher dans l'extérieur de la ville un autre local et qu'il est de notoriété publique, qu'il n'est pas un local, pas une chapelle, pas un oratoire pour si chétif qu'il fut que l'on veuille ni nous louer, ni nous vendre dans quelque quartier que ce soit, à Nantes, et qu'assurément, pauvres comme nous le sommes ici par la guerre des Anglais, après avoir dépensé dix-huit mille francs pour acheter et reconstruire l'Eglise des Carmélites, nous n'irions pas perdre notre temps et notre argent à bâtir un temple dans le faubourg. Je ne suis pas d'humeur à bayer aux corneilles, ni en âge de perdre mon temps et si mon installation se diffère et devient impossible par une suite d'injustices et de violations de la loi, j'irai à Paris, aux frais du Consistoire, tenter un accès auprès de Sa Majesté et me convaincre si la liberté des Cultes est illusoire ». (1)

Il est probable que le destinataire de cette lettre, le député Rabaut, la fit parvenir au ministère où elle fit une salubre impression par son ton décidé et quelque peu menaçant ; car quinze jours après — le 27 janvier 1805 — eût lieu, dans l'ancienne chapelle des Carmélites, l'installation de Pierre de Joux.

Pelloutier, — pour « maintenir l'ordre et la décence dans ce jour solennel » — proposa la distribution de 600 billets d'invitation aux membres de la paroisse et aux autorités de la ville. Six anciens furent chargés du service d'ordre (2).

« Le temple, nous dit Mellinet, fut ouvert dans l'ancienne église des Carmélites, avec une solennité dont les registres de la préfecture nous ont conservé le souvenir. (3) — Nous voyons défiler « les fonctionnaires civils et militaires ».

Le Préfet prononce un discours. Puis il fait prêter serment

(1) Id. p. 32 et 33.

(2) *Registre Consis. I. n° 13.* (Séance du 25 janvier 1805).

(3) Mellinet. *La commune et la milice de Nantes.* Tome XI, p. 238.

au pasteur qui « jure obéissance aux Constitutions de l'Empire, attachement et fidélité à S. M. l'Empereur ».

Pierre de Joux monte en chaire « où après avoir récité et fait chanter les prières d'usage, il a commencé son exhortation évangélique ». Il rappelle alors « avec une éloquence énergique et les accents d'une sensibilité profonde, les malheurs dont était menacée la France et dont la Providence et la main puissante de Bonaparte ont su la garantir ». (1) — 27 Janvier 1805 ; date mémorable pour l'Eglise de Nantes car elle marque l'établissement définitif du culte réformé à Nantes. Désormais l'Eglise de Nantes existe officiellement grâce aux travaux de son Consistoire dirigé par l'inlassable Pelloutier.

« C'est cet honorable laïque qui a donné la première impulsion au zèle de ses coreligionnaires et jusqu'à la fin de 1804 c'est lui qui a pris l'initiative de toutes les démarches les plus indispensables pour asseoir les premières bases de notre culte dans la localité ». (2)

2. — Les premières années à Nantes : 1805 à 1810.

Sitôt installé dans sa nouvelle paroisse, Pierre de Joux se met à l'œuvre avec ardeur. Au cours d'un voyage en Vendée, (3) il organise les Eglises de Sainte-Hermine et de Pouzauges ; il procède à la nomination des diacres et des

(1) *Ibidem*.

(2) Guérard, *Résumé historique et statistique*, p. 7 et 8. C'est parfaitement juste. Pourquoi donc Guérard éprouve-t-il le besoin d'ajouter : « Quant aux pasteurs, leur présence, leur action manque totalement et M. de Joux n'arrive à Nantes pour se faire installer que dès les premiers jours de janvier 1805 ». Il oublie que si cette « action manque totalement » c'est peut-être un peu la faute de Pelloutier. Qui a « provoqué » la démission de Molles ? le Consistoire, c. a. d. Pelloutier. Et n'est-ce pas encore le Consistoire qui a demandé à de Joux de rester à Paris pour assister au couronnement ? Guérard a raison de louer « le laïque », mais est-il besoin de dénigrer « le pasteur » qui n'en peut mais ?

(3) *Réorg. Egl. Nantes*, p. 37.

anciens et s'occupe activement de leur procurer deux pasteurs.

Le 4 Février 1805 ⁽¹⁾ a eu lieu la première séance du Consistoire présidée par de Joux ; et dans la séance du 6 Mars on s'occupe de renouveler les recueils de cantiques. Malgré les protestations de Pelloutier, qui voudrait supprimer les psaumes « dont la musique est surannée et qui n'offrent point cette mélodie touchante et religieuse qu'ont les nouveaux cantiques ⁽²⁾ », de Joux fait voter que l'on gardera les psaumes auxquels on ajoutera les « nouveaux cantiques ».

Puis il commande immédiatement à Genève tout un stock de librairie religieuse pour « approvisionner la Vendée et la Loire-Inférieure » ; ce sont « Testament, Liturgie, Psaumes, les cantiques luthériens avec leur belle musique, catéchismes des 3 âges de Genève ». ⁽³⁾ Ces détails montrent l'importance que de Joux attache à tout ce qui est « liturgique », et particulièrement à la musique. Quelques années plus tard — en 1812 — il publia lui-même un « *Recueil de cantiques, hymnes et pseumes*, à l'usage des Eglises protestantes et réformées, avec les airs notés ».

Il fait remarquer dans sa préface (p. XI) que l'intérêt de ce recueil c'est de donner toute une « collection » de cantiques (1^{re} partie du volume) « qui n'avait jamais été imprimée avec la musique ».

Dans cette même séance du 6 Mars, le Consistoire porte le traitement de son pasteur de 1.500 à 4.000 francs. Pelloutier prie de Joux de se retirer pour laisser au Consistoire la « liberté de discuter sur un objet qui, le regardant entièrement, pourrait gêner l'opinion des Membres. »

⁽¹⁾ *Registre Consist.* I. n° 14.

⁽²⁾ *Id.* n° 15

⁽³⁾ *Réorg. Egl. Nantes.* p. 38.

— Puis Bourcard, trace « dans un tableau succinct les services rendus, les travaux multipliés et pénibles auxquels se livre notre vénérable Pasteur ; . . l'augmentation excessive des objets de première nécessité, et l'entretien coûteux d'une nombreuse famille. » (1)

Voilà à peine deux mois que Pierre de Joux est à son poste. Il est peu probable qu'en si peu de temps « les objets de première nécessité » aient tellement augmenté de prix ou que la famille se soit multipliée au point de nécessiter cet accroissement de 2.500 fr. Il semble plutôt que les Nantais aient compris que le traitement de leur pasteur était insuffisant à cause de sa nombreuse famille. En tout cas le geste est beau et fait honneur au Consistoire. Malheureusement l'enthousiasme de la première heure ne devait pas durer, et, cinq ans plus tard, le « supplément » retombera de 4.000 à 2.000 ; la vie sera toujours aussi chère et la famille du pasteur au moins aussi nombreuse !

Pour le moment de Joux est tout à la joie ; et plein de reconnaissance il écrit au député Rabaut :

« Mon Consistoire en a agi délicatement à mon égard ; il m'a assigné 4.000 fr. par an de traitement. J'ai environ 1.000 fr. de casuel — (c'est le « pot au lait » ; le « casuel » ne lui apporta absolument rien ; il jugeait cela « à vue d'œil » après deux mois de service) — et le gouvernement m'allouant 2.000 fr. je puis compter sur 7.000 fr. de revenu annuel pour mes fonctions pastorales, (disons donc 6.000 fr.) J'ai 4.000 fr. de mes 4 pensionnaires de 6 à 12 ans et je gagne environ 3.000 fr. en leçons. — (Leçons et pensionnaires devaient bientôt manquer !) — Voilà environ 14.000 fr. d'entrée. Si je n'en dépense que 6.000 les 8 autres mille serviront à former quelque patrimoine à mes huit enfants et un douaire à ma femme, car nous sommes dix en famille, sans mes

(1) *Registre Consist.* I. n° 15.

domestiques, et au métier que je fais on ne vieillit pas ! » ⁽¹⁾

— De Joux se trompait : il devait « vieillir sous le harnais », mais non point faire les belles économies qu'il entrevoyait. « Si je n'en dépense que... » plus tard il verra qu'avec 6.000 fr. ils ne peuvent pas vivre lui, sa femme et ses enfants.

Encore, en 1805, n'avait-il que huit enfants et quatre pensionnaires ; que sera-ce quand il aura treize enfants et plus de pensionnaires ; n'ayant probablement plus la place de les loger ! — Pauvre de Joux qui se figurait que l'on peut économiser sur un traitement pastoral. — Et pourtant il faisait tout son possible pour augmenter son traitement et assurer l'avenir de sa famille. Il donnait quatre leçons par jour et il profitait de sa connaissance des langues étrangères pour servir d'interprète : « j'ai des interprétations maritimes pour l'espagnol, le portugais, l'allemand et l'italien. » ⁽²⁾ — Mais ces excès de travail le fatiguaient énormément.

« Ma santé, disait-il avec un peu d'amertume, ma santé, souvent très ébranlée de ces fatigues, ne me permet pas de happer l'air et de me reposer dans les intervalles que me laissent, ou mes travaux, ou les visites presque habituelles (il veut probablement dire : journalières) que je reçois et que je dois rendre, ou les invitations de repas. » ⁽³⁾

Et plus loin :

« Toute ma maison jouit d'une excellente santé, la mienne seule est vacillante. » ⁽⁴⁾

De plus sa bonne entente avec son Consistoire ne dura guère qu'un an.

⁽¹⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 40 (29 Mai 1805.)

⁽²⁾ *Id.* p. 39.

⁽³⁾ *Ibidem.*

⁽⁴⁾ *Id.* p. 40.

Au mois d'Août nous notons une séance où l'on vote le Règlement sur les enterrements ⁽¹⁾, séance qui par elle-même n'offre aucun intérêt, mais qui fut l'origine du premier froissement entre de Joux et le Consistoire. Ce « Règlement » avait été composé par Pelloutier. Et par la suite il se passa des choses graves. — Quoi ? Nous ne le savons pas très bien. Nous savons seulement que de Joux eut l'insigne maladresse d'enfreindre un des articles de ce règlement ; peut-être celui sur l'ordre du convoi. Pelloutier, blessé au vif, releva vertement l'infraction, sans cependant en préciser la nature. Dans un discours pompeux et autoritaire, il rappelle d'abord les services qu'il a rendus à son Eglise, les « marques sans nombre d'estime et de confiance », qu'on lui a données ; il fait ensuite l'histoire de la réorganisation du culte à Nantes, et note que le Consistoire a « fixé et augmenté les émolumens » de M. de Joux. — Là-dessus il attaque :

« Verrions-nous succéder au premier élan l'incertitude et la froideur ? Verrions-nous ce même esprit qui nous anima changer en opinions diverses, porter atteinte à ce que nous avons fait et « entraver » ⁽²⁾ le Bien qu'il nous reste à faire ? Non ! en acceptant les fonctions qui nous ont été conférées, tous, ici présents, Pasteurs, Anciens et Diacres, nous avons promis de remplir avec zèle l'employ que nous avons accepté. ... Pasteur, vos obligations lorsque vous daignâtes accepter la Direction de cette Eglise, étaient notre Edification, l'instruction de nos enfans, les consolations religieuses aux malades et les derniers Devoirs à rendre aux Morts, Devoirs que nous partageons avec vous et qu'a fixé d'une manière irrévocable le règlement du Consistoire, arrêté dans sa séance du premier fructidor dernier ⁽³⁾, et qui ne

⁽¹⁾ *Regis. Consis. I*, n° 17 bis.

⁽²⁾ Mot illisible.

⁽³⁾ 19 Août 1805. — Nous sommes donc *encore* en 1805.

peut cesser d'avoir son effet que par un arrêt dérogatoire. Lorsque toutes vos obligations remplies avec un zèle extrême, méritent l'Eloge qui est sur nos lèvres et la reconnaissance dans nos cœurs, faut-il que j'aye à entretenir le Consistoire d'une infraction manifeste de son règlement sur les convois funèbres, infraction dont la publicité offre à nos Ennemis l'arme du ridicule, à nous-mêmes une preuve d'une condescendance déplacée qui pourrait entraîner la dissolution du Consistoire, parce qu'elle serait une conséquence de notre insouciance et je dirai même de notre faiblesse. » ⁽¹⁾

Il est difficile de dater exactement cet incident. Ce fut probablement le 1^{er} Décembre 1805 ; car la fin du discours de Pelloutier traite d'un « nouveau projet » pour solder les dettes du Consistoire, et ce ne peut être que les 30 actions émises dans cette séance du 1^{er} Décembre ⁽²⁾. L'incident eut en tout cas lieu entre le 19 Août et le 1^{er} Décembre 1805.

Le registre des procès-verbaux garde naturellement un silence prudent ; on pensa qu'il valait mieux ne pas rendre officielle une question aussi personnelle, et comme l'on dit vulgairement « laver son linge sale en famille ».

D'ailleurs ce registre de procès-verbaux est très mal tenu ; n'en déplaît à Pelloutier qui — en sa qualité de secrétaire — n'eut pas toléré cette critique. En 1806, nous ne voyons que cinq séances ; deux seulement en 1807, et aucune en 1808. Serait-ce que les séances du Consistoire se soient espacées d'année en année pour cesser complètement en 1808 ? Je ne le crois pas. Car par une coïncidence bizarre le registre des enterrements s'arrête également en 1807. On conçoit que le Consistoire ne se réunît plus, mais pas que les gens se lassent de mourir !

D'ailleurs, il y eut en 1808 un évènement qui méritait

⁽¹⁾ Archives Consist. de Nantes, Liasse 22.

⁽²⁾ *Regist. Consist. I*, n° 18.

d'être inscrit aux procès-verbaux: le Consistoire, pour se décharger des frais d'entretien et de réparation, vendit à la municipalité le temple des Carmélites. Cette vente eut lieu « le 14 Décembre 1808, par acte passé devant Bragé et son collègue. » ⁽¹⁾

Cette même année 1808 Napoléon vint à Nantes. De Joux, en tant que président du Consistoire, participa à la cérémonie; c'est à peine si l'Empereur fit attention à lui et Mellinet note l'incident avec une pointe de malice :

« M. de Joux, président du Consistoire, fut admis dans le salon et vint saluer (l'Empereur); mais au même moment les membres des cours et des tribunaux étaient introduits et après avoir rendu le salut à M. de Joux, Napoléon se tourna de leur côté ⁽²⁾ ».

Il faut aller jusqu'au 7 Février 1810 ⁽³⁾ pour trouver un procès-verbal qui présente quelque intérêt.

Dans cette séance, le Consistoire décide :

1° De nommer une commission de 6 membres chargée de recueillir les cotisations ;

2° De réduire le traitement de Pierre de Joux à 2.000 francs.

« Sur l'observation de M. Sauerwald que la souscription précédente avait éprouvé pendant la durée des cinq années une diminution dont celle-ci pourra être également susceptible, le Consistoire a arrêté que la somme de deux mille francs était les seuls émolumens supplémentaires (au traitement versé par le gouvernement) qu'on pourrait offrir à M. de Joux pendant la

⁽¹⁾ Vaurigaud, *Hist. Egl. Réformée de Nantes*, p. 362. Le registre consistorial n'y fait allusion qu'à la séance du 7 Février 1810. Le procès-verbal rappelle une somme de 11.137 francs 10 sols et non 14.137 francs 101 sols (!) comme dit Vaurigaud, « provenant de la vente faite de notre Eglise à la communauté de Nantes ». (*Regist. Cons. I n° 27.*)

⁽²⁾ Mellinet op. cit. tome XII p. 85.

⁽³⁾ *Regist. Cons. I, n° 27.*

durée de la seconde souscription qui commencera à avoir son effet le 1^{er} Septembre 1810. » ⁽¹⁾

L'exécution de ce malheureux de Joux semble quelque peu sommaire. Les cotisations ont baissé, soit : mais puisque l'on nomme une commission chargée de s'en occuper, ne peut-on pas espérer remettre à flot le budget de l'Eglise ? Non, ce n'est pas seulement par pauvreté que le Consistoire réduit de moitié le traitement pastoral ; il y a encore un autre motif et nous l'apprenons grâce à un brouillon de procès-verbal, daté du 20 Septembre 1809, que l'on n'a pas jugé opportun de consigner au Registre officiel ; on va comprendre pourquoi.

Dans cette séance du 20 Septembre, une commission fut chargée de relever les noms des protestants de la Loire-Inférieure et de recueillir les souscriptions. Le Registre consistorial en fait mention lors de la séance du 16 Septembre, (peut-être est-ce la vraie date ?) Mais notre brouillon ajoute ces lignes inédites :

« Cette résolution prise et consacrée par une délibération du Consistoire remédiera aussi en partie à tous les abus, dont quelques-uns, qu'on peut ici avouer, ont été en partie cause de la modicité des souscriptions ou du refus même de souscrire par la classe nombreuse quoique moins aisée des protestants et qui, étrangère pour ainsi dire au pasteur, par l'effet d'une très grande négligence de la part de celui-ci, quoique pasteur de tous, n'ont eu aucun motif de stimulation et de zèle tant sous le rapport du service que sous celui de l'entretien du culte » ⁽²⁾.

Nommé par la classe « opulente » de Joux était donc resté trop exclusivement le pasteur des riches, qui, en la personne de Pelloutier savaient fort bien diriger l'Eglise et rappeler le pasteur à l'ordre, mais non pas le tirer des

⁽¹⁾ *Regist. Cons. I, n° 27.*

⁽²⁾ *Liasse 22 (Archives Consist).*

ennuis d'argent. De Joux avait négligé « la classe nombreuse quoique moins aisée » et les cotisations avaient baissé. Mais ce reproche était-il juste ? La paroisse de Pierre de Joux n'était pas la ville de Nantes, mais toute la Vendée — sauf Hermine et Pouzauges — et toute la Loire-Inférieure ! De Joux se tuait à l'ouvrage. Ce n'était pas encore assez pour son Consistoire. Le Consistoire reconnaissait pourtant que c'était aux Diacres et aux Anciens à parcourir le pays pour toucher les cotisations annuelles, puisqu'on nomma une commission de six membres chargée de cette tâche. Je doute que cette commission remplît fidèlement sa tâche, car 5 mois après on éprouve le besoin de nommer une nouvelle commission à qui l'on donne exactement la même consigne !

En résumé, le 20 (ou le 16) Septembre 1809 on accuse de Joux d'être la cause de la pauvreté du Consistoire et l'on nomme une commission pour y remédier ; et le 7 Février 1810, on condamne de Joux à la famine, parce que la commission n'a pas fait son devoir. Même si le fléchissement du budget est en partie imputable au pasteur, le peu de documents que nous possédons semble prouver qu'il ne méritait pas d'être traité si durement. Il est vrai que Pierre de Joux n'avait pas à réclamer : c'est par « pure bonté » que — en Mai 1805 — le Consistoire lui avait voté un traitement qui puisse lui permettre de vivre...

30 Octobre 1810 (1) telle est la date du dernier procès-verbal de ce recueil. Cette séance est consacrée au renouvellement du bureau ; le secrétaire dans un style quelque peu courroucé donne sa démission ; et ainsi dans un bruit à peine étouffé de cris et de disputes se clot la période qui va de 1805 à 1810.

L'impression que donnent ces cinq premières années de

(1) *Registre Consist.* I, n° 29.

ministère à Nantes est un peu pénible. Officiellement tout marche à souhait. Relisez les compte-rendus des séances ; sur tous — sauf le dernier — flotte une atmosphère calme et sereine, souvent, presque solennelle. La séance du 7 Février 1810, elle-même, n'apporte aucune dissonnance à cet accord parfait.

On s'étonne bien un peu que cette réduction de traitement soit libellée aussi sèchement, sans un mot d'excuse ou de regret à l'égard de Pierre de Joux. Mais ce n'est peut-être que froideur apparente motivée par l'allure officielle de ces procès-verbaux.

Non ; on aurait tort de prêter aux membres du Consistoire de si généreux sentiments auxquels une pudeur, très compréhensible, aurait interdit de se manifester officiellement. Car, si, grâce à quelques notes égarées parmi de vieux papiers, l'on parvient à reconstituer les événements, ceux-ci s'éclairent d'un jour étrange. Autant le procès-verbal officiel est froid et comme empesé, autant le brouillon de ce procès-verbal est vivant, agité, hargneux même. Le procès-verbal n'est donc que la mise au point de séances souvent orageuses. Pour deux d'entre elles seulement nous savons la vérité : que serait-ce si nous la savions pour toutes ! Quand on nous parle de « longues et mûres discussions » (sic) ne devons-nous pas traduire « d'âpres et amères disputes » ? Il faut croire que le Consistoire de Nantes ne fut pas toujours commode à présider.

3. -- Les dernières années à Nantes : 1810 à 1816.

Pour toute la période 1810-1815, nous ne possédons pas de registre consistorial. Il a certainement existé, car il n'y a pas de raison pour que le Consistoire ait subitement cessé de se réunir. Ce registre a du être *volontairement* égaré ; nous verrons tout à l'heure pourquoi.

Le 1^{er} Septembre 1810 commença pour de Joux le régime du traitement réduit. Des beaux comptes de 1805, il ne restait pas grand chose.

Ce qu'il avait de fixe c'était les 6.000 francs de traitement, dont 4.000 du Consistoire. Le « casuel » qui aurait du lui rapporter 1.000 francs, se réduisait pratiquement à rien. Les enterrements seuls lui rapportaient quelque chose — encore pas tous. Le plus qu'il pouvait toucher était 60 francs, or, en l'année 1807, où le registre des enterrements en accuse le plus, nous en comptons tout juste trois ; ce qui fait au maximum 180 fr. et peut-être rien du tout. Ce fameux « casuel » était donc un bénéfice illusoire.

Avec les 2.000 que le Consistoire ne lui donnait plus cela faisait déjà un trou de 3.000 francs au budget établi en 1805. Pour comble de malheur, il semble même qu'à cette époque il n'a plus de pensionnaires et que ses 4 leçons par jour qui lui rapportaient 3.000 fr. par an ont également cessé ⁽¹⁾.

Il avait escompté faire vivre sa nombreuse famille avec 6.000 par an. C'était peu. Que faire avec 4.000 ? (2.000 du Gouvernement et 2.000 de son Consistoire).

De Joux eût alors recours à un expédient qui dut certainement beaucoup coûter à son orgueil. Il écrivit au ministère ⁽¹⁾ pour réclamer le « supplément de traitement » que lui octroyait un décret du 5 mai 1806.

« La représentation décente qu'exige mon état, l'absence d'un casuel que réprouve notre culte ⁽²⁾, les travaux de la prédication dans une église où chaque semaine, je dois prononcer un discours

⁽¹⁾ Lettre au Ministre de l'Intérieur. 8 sept. 1810. *Archives de la Loire-Inférieure*. Série V. 282-2.

⁽²⁾ Ce n'est qu'à moitié vrai. Puisque, s'il ne touchait aucun casuel pour les mariages et les baptêmes, il en touchait parfois pour les enterrements. Mais si *théoriquement* ce n'était pas vrai, ce l'était *pratiquement*.

nouveau, les dépenses qu'entraînent et l'éducation de beaucoup d'enfans et le séjour que l'on fait dans une grande ville, tout, enfin, ce qui environne ma situation, m'a rendu impossible toute épargne et tout moyen accessoire de pourvoir à l'avenir, je dis plus de joindre le commode et l'agréable à l'étroit nécessaire... Je ne pourrai plus subsister comme président du Consistoire à Nantes avec la somme annuelle de 4.000 francs...»

Nous ignorons le résultat de cette démarche ; mais l'incident en lui-même garde tout son intérêt, car c'est une des innombrables variantes de ce problème presque insoluble, qui s'est posé, se pose et se posera à plus d'un pasteur français : faire face aux obligations multiples et absorbantes de la vie pastorale avec cette perpétuelle angoisse d'un budget trop court ; conserver « la représentation décente qu'exige leur état » avec des ressources qui ne le leur permettent pas !

De 1810 à 1815, plane sur la vie de Pierre de Joux à Nantes une obscurité, que seule la découverte du registre perdu pourra dissiper. Tout ce que nous savons c'est qu'en 1812 de Joux publie un recueil de cantiques et en 1813 prononce le *Te Deum* de Lutzen.

Mais en 1815 la vie politique, fertile en secousses inattendues, se mêle intimement à la vie de l'Eglise de Nantes ; et nous pouvons reprendre le fil interrompu.

Depuis le 24 Avril 1814, Louis XVIII avait succédé à Napoléon I^{er}. Et ceci fut certainement un deuil terrible pour de Joux, attaché, comme il l'était, au Grand Empereur. De 1805 à 1807, il avait prononcé 9 discours de *Te Deum* à l'occasion des victoires de Napoléon. Il est vrai que c'étaient là des discours officiels et obligatoires ; mais le ton même de ces sermons nous montre l'enthousiasme avec lequel de Joux se soumettait à cette tâche imposée et ces panégyriques officiels devenaient dans sa bouche des hommages personnels rendus à la gloire de Napoléon.

Pour ces discours de *Te Deum* de Joux conviait le Préfet et les « autorités » de la ville. Le sermon, imprimé aux frais du Consistoire, était offert au représentant du gouvernement. Tout ceci était normal en un temps où l'Eglise et l'Etat, marchant de pair, se prêtaient réciproquement leur estime et leur autorité. Mais cette habitude d'imprimer ses *Te Deum*, pour les déposer à la préfecture causa la perte de Pierre de Joux.

Le 21 Janvier 1815, il dût prononcer, *in memoriam*, l'oraison funèbre de Louis XVI. Il profita naturellement de cette occasion pour blâmer la Révolution dont il fut, de tout temps, un adversaire acharné.

« L'on se priva de toute liberté, pour devenir plus libre ! Au lieu de ces prudentes gradations dont se compose l'ordre social on promulgua une égalité chimérique ; mais ne pouvant atteindre l'absolue égalité, l'on se borna à subvertir l'ancien ordre ; et ceux qui occupaient naguère le dernier rang, s'assirent au premier » (1).

Pendant quelque temps on respecta le roi.

« Le plus honnête homme de France, un Prince éminemment bon, qui offroit, dans sa cour, un modèle exemplaire de sagesse, d'ordre et d'amour du bien public ; un Roi doué d'une âme élevée, d'un sens droit, le plus parfait des Monarques en un mot, s'il eut été sévère, s'il eut su punir, Louis XVI, restoit seul debout, environné de ruines ». (2)

Mais cela ne dura pas ; et l'échafaud fit tomber cette « tête auguste ». . . . « Tous les hommes de bien sont consternés, le crime a terrassé l'innocence » (3).

L'hommage était sincère, mais sage et pondéré ; et comme nous sommes loin des tirades enflammées adressées à

(1) *La vertu glorifiée*, oraison funèbre de Louis XVI, p. 27.

(2) *id.* p. 30.

(3) *id.* p. 43.

Napoléon ! Mais de Joux poussa le loyalisme plus loin encore ; et il eut le courage de dire :

« Je ne viens point pour faire un panégyrique ; et je t'en atteste, ô mon Dieu, toi qui lis dans ma pensée, je viens encore moins pour blesser qui que ce soit ou pour rendre odieuse la mémoire d'aucun homme » (1).

L'allusion était claire ; obligé de rendre hommage à Louis XVI, de Joux tenait, par acquis de conscience, à affirmer son attachement à Napoléon, malgré le changement de régime. Les consciences droites ont de ces naïvetés ! et sa franchise lui coûta cher. On était en fin Janvier ; un mois après — 1^{er} Mars 1815 — Napoléon rentrait en France. Ce furent les *Cent jours* ; et de Joux dut éprouver la joie, trop brève, d'une revanche inespérée. Le 15 Juin, c'était Waterloo, le 22 Juin, le rêve avait passé...

Dès le 30 Octobre Pierre de Joux fut frappé par la réaction des Bourbons et le 2 Février 1816, il était officiellement révoqué, victime de son loyalisme politique.

De tous ceux qui ont fait allusion à cette révocation, Vaurigaud, dans son *Histoire de l'Eglise Réformée de Nantes*, est le plus explicite :

« M. de Joux, que nous avons vu jouir de la faveur gouvernementale et qui porta la reconnaissance un peu loin dans le cours de son ministère et dans ses écrits, en fut victime » (2).

Nous voulons croire que Vaurigaud n'avait pas lu l'oraison funèbre de Louis XVI où vraiment de Joux poussa « la reconnaissance un peu loin », même un peu plus loin que ne le demandait son intérêt personnel !

Vaurigaud ne nous apprend pas grand chose et si l'on ne remarquait pas que la destitution de Pierre de Joux coïncide

(1) *Id.* p. 19.

(2) Vaurigaud. *Op. cit.* p. 362

avec le retour de la dynastie des Bourbons, on n'y comprendrait rien ⁽¹⁾.

Voici les faits.

Aussitôt après les Cent jours, un certain *Vicomte de Cardaillac* vint à Nantes avec les fonctions de « Commissaire spécial de police ». Il avait pour mission d'épurer les « autorités » et les fonctionnaires de la ville et d'étouffer tout germe de bonapartisme.

« Le premier acte de M. de Cardaillac fut la destitution de tous les commissaires de police, moins deux, et de la moitié des employés de la Mairie, sans aucune réserve pour leurs anciens services, ainsi que d'un grand nombre de fonctionnaires presque tous inoffensifs, mais suspects d'attachement à l'empire et qui n'appelaient pas assez haut Napoléon le tyran » ⁽²⁾.

De Joux devait infailliblement y passer. Ses neuf *Te Deum*, célébrant la gloire de Napoléon, étaient déposés à la préfecture, ainsi que le trop compromettant discours prononcé quelques mois auparavant. Il fut un des premiers visé. De Cardaillac fut nommé le 24 Octobre et déjà le 30 du même mois l'« affaire » de Joux avait éclaté.

En date du 30 Octobre, nous assistons à une séance du Consistoire. Il est vrai qu'il n'y a pas de Registre Consistorial pour cette époque ; mais c'est un brouillon de séance ⁽³⁾, (contenu dans la fameuse liasse n° 22) qui nous l'apprend. Trois commissaires, députés auprès du vicomte de Cardaillac, rendent compte de leur mission : le Commissaire spécial ne vise nullement le culte protestant ; il n'en veut qu'à de Joux. Le procès-verbal de cette séance est un véritable soupir de soulagement : l'exercice du culte sera respecté ;

(1) Il me semble pourtant que Vaurigaud *savait* et je crois que c'est lui qui a classé les documents dont je me suis servi.

(2) Mellinet, *op. cit.* tome XII, p. 347.

(3) cf. pièces justificatives.

c'est tout ce qui importait ! Et nous assistons à une scène un peu pénible qui rappelle — *mutatis mutandis* — la « démission volontaire » de Molles. De Joux devenait compromettant. Il fallait au plus vite se désolidariser d'avec lui.

Dans une première lettre au Consistoire, de Joux, devant la volonté du commissaire spécial « exigeant qu'il parte incessamment », donnait sa démission et avertissait qu'il ne ferait pas le service le Dimanche suivant. Puis, au cours de la séance, arrive une seconde lettre de Pierre de Joux. Pour « faire plaisir » au Commissaire spécial, il prêchera quand même le lendemain 31 Octobre.

Ceci semble très simple et très naturel ; le Consistoire en jugea autrement.

« Le Consistoire, vu la contradiction qui se trouve entre ces deux lettres, pense que la première ne peut porter démission motivée ainsi qu'elle l'est, parce qu'elle entraîneroit après elle des démarches également désagréables pour le Consistoire et pour M. de Joux ; en conséquence, M. de Joux est invité à donner sa démission purement et simplement, en la motivant cependant s'il le croit nécessaire, sur des motifs qui lui sont purement personnels sans autre développement ». (1)

Que reproche-t-on à de Joux ? De dire la vérité. Pensez donc, il prétendait être révoqué par le Commissaire spécial. On l'invite — et sur quel ton ! — à donner sa « démission purement et simplement », ou bien à inventer quelque histoire, à dire, par exemple, que « sa santé le mettait dans l'impossibilité etc. . . » ou autre chose de ce genre. On ne voit pas pourquoi de Joux méritait un traitement aussi sévère, et un langage aussi désagréable. Mais il fallait bien hurler avec les loups ; et, pour être sûr de la faveur gouvernementale, se montrer « plus royaliste » encore que le représentant royal.

(1) Séance du 30 octobre 1815. (liasse 22). cf. pièces just.

Nous comprenons maintenant qui a pu avoir intérêt à faire disparaître le registre 1810-1815 qui contenait un procès-verbal si peu honorable pour le Consistoire ! Mais par une de ces ironies du sort — qui n'est peut-être après tout qu'une espèce de justice immanente — c'est précisément le brouillon de cette triste séance qui est tombé entre nos mains !

Il semble que de Cardaillac fut plus humain que le Consistoire. Il avait dit « qu'il prendrait tous les tempéraments nécessaires pour ne donner aucun éclat à la retraite » et « ne rien précipiter à cet égard » ⁽¹⁾. Il fit traîner l'affaire pour laisser à de Joux le temps de se retourner. Il ne voulait pas non plus le révoquer sans motif avouable ; au bout de quatre mois il constata que de Joux était Suisse. En séance du Consistoire du 15 février 1816 on donna lecture de « l'Ordonnance » suivante :

« Vu l'article 1^{er} de la loi du 2 avril 1802 sur les cultes protestants, portant que : nul ne pourra exercer les fonctions du culte s'il n'est français,

Nous ordonnons ce qui suit :

La nomination du sieur Pierre de Joux de Genève, à la place de Pasteur Président du Consistoire de l'Eglise réformée de Nantes pour les départements de la Loire-Inférieure et de la Vendée, est rapportée ». ⁽²⁾.

Le tour était joué.

De Joux fut remplacé par un nommé Wilson ; auquel — quand il eut l'âge voulu — on fit une retraite. Il n'en fut pas de même pour de Joux.

Sans église, sans aucune ressource pour vivre, de Joux et sa famille furent du jour au lendemain plongés dans la misère. Le Consistoire eut pourtant pitié de son pasteur et

⁽¹⁾ cf. Le procès-verbal du 30 oct. 1815.

⁽²⁾ *Registre consistorial II. n° 1.*

ouvrit une souscription, « recommandée à la bienfaisance des membres de cette église ». ⁽¹⁾.

Après avoir été le pasteur de Nantes, Pierre de Joux était devenu l'un des pauvres assistés par son ancienne paroisse !

III. — De 1816 à 1825

Exclu des Eglises réformées de France, pour cause politique, il semble qu'il eût été tout naturel que Pierre de Joux cherchât une église dans sa patrie. Il n'en fit rien. Est-ce que ses aventures de Nantes l'avaient déjà écarté du protestantisme, ou simplement du ministère ? Nous ne possédons aucun document sur cette époque et ce qu'il dira là-dessus, une fois catholique, est tout à fait sujet à caution.

« Je résignai ce poste (de Président du Consistoire) qui ne pouvait plus me convenir vu que les fonctions publiques qu'il m'imposait étaient contraires à ma foi... » ⁽²⁾.

Singulière façon de « résigner un poste » que de se faire mettre dehors ! Mais il y a peut-être quelque chose de juste dans ce souvenir vu à travers le prisme de sa nouvelle religion.

Peut-être fut-il heureux quand même de ne pas continuer un ministère qui était déjà entaché de mensonge ? — Peut-être cette révocation fut-elle même une délivrance ? Nous n'en savons rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 1816 il partit pour l'Italie. ⁽³⁾

« On sait, dit la *Revue Protestante*, ⁽⁴⁾ on sait que ce fut en 1816 et 1817, que M. Dejoux fit son voyage en Italie. »

⁽¹⁾ *Registre consistorial II*, n° 2.

⁽²⁾ *Italie*, av.-propos, p. XLVIII et suiv.

⁽³⁾ cf. *Italie*, av. propos, XL et XLVIII et suiv.

⁽⁴⁾ *Revue Protestante*, tome III, p. 192.

Et dans l'avant-propos de ses « Lettres », de Joux dit lui-même :

« J'ai prié Dieu à Rome en 1817 dans la chapelle irlandaise de St-Patrice. » ⁽¹⁾

Enfin, le numéro de la *Revue Protestante* que je viens de citer parle d'une lettre de Pierre de Joux écrite d'Edimbourg, le 1^{er} Août 1819.

Il est regrettable que les *Soirées Napolitaines* de Pierre de Joux n'aient pas été éditées, car il y avait « tracé fidèlement la relation de son voyage en Italie. » ⁽²⁾ Tandis que les *Lettres sur l'Italie* ne sont qu'un panégyrique de l'Eglise catholique où les indications de lieu et de date sont extrêmement rares. Nous verrons plus loin — à propos de la conversion — le rôle de ce voyage en Italie, et nous chercherons les causes qui décidèrent de Joux à entreprendre ce pèlerinage.

D'après les dates citées plus haut : l'Italie en 1816 et 1817, l'Ecosse en 1819 ; il reste un intervalle d'un an — 1818 — pendant lequel il semblerait que de Joux séjournât à Genève. C'est du moins ce qui ressort de ces lignes de la *Revue Protestante* :

« La compagnie des pasteurs ayant égard à la position difficile de M. Dejoux, plutôt qu'à son âge (il n'avait alors que 66 ans !) lui accorda une pension qu'il a conservée... jusqu'au moment où il a quitté de nouveau Genève pour aller occuper une place dans une université d'Ecosse. » ⁽³⁾

Jusqu'en 1818 il fut recteur de l'Université de Brême ; mais il semble que ce fut plutôt un titre honorifique qu'une fonction réelle.

De 1819 à 1825, de Joux séjournait en Ecosse comme pro-

⁽¹⁾ *Italie*, av.-propos, XXXV.

⁽²⁾ *Italie*, II, 332.

⁽³⁾ *Revue Protestante*, tome II, p. 233.

fesseur de langues anciennes à *Dollar* (près de Stirling). Ce ne furent certainement pas les années les plus heureuses de sa vie, et avant de mourir il parlera avec amertume « du long et ennuyeux intervalle de sept ans qui s'écoulèrent pour moi en Ecosse, depuis mon retour d'Italie. » ⁽¹⁾

D'ailleurs il eut plus d'une fois la nostalgie du ministère pastoral et la première année de son séjour en Écosse, il écrivait, (dans sa lettre du 1^{er} Août 1819, adressée à un pasteur de Bordeaux) :

« Mon sort est incertain et il ne serait pas impossible que je me rendisse dans vos belles contrées, si je pouvais y espérer une église, pour faible qu'elle fût. » ⁽²⁾

Pendant 6 ans, nous le perdons absolument de vue, pour le retrouver, mourant, à Paris, en Octobre 1825.

Le 11 Octobre 1825, il abjure entre les mains de l'Archevêque de Paris. Son ouvrage, *Lettres sur l'Italie*, est en train de s'éditer à l'Imprimerie Royale. C'est une petite joie qui vient ensoleiller ses dernières années de misère. Mais avant que l'ouvrage ne soit sorti de presse, il meurt le 29 Octobre 1825 « dans les sentiments les plus édifiants », ⁽³⁾ à l'âge de 73 ans.

Nous ne pouvons que répéter l'oraison funèbre — un peu froide, mais si vraie ! — que lui adressa C. Coquerel, dans la *Revue Protestante* :

«... Nous persistons à déplorer, que M. Dejoux obtint une pension et ensuite la perdit. Nous avons nos raisons pour persister encore à trouver fâcheux que M. Dejoux ait été à son âge, 70 ans au moins, sans place et sans pension. Il faut que les protestants assurent la vieillesse de leurs pasteurs contre le besoin,

⁽¹⁾ *Italie*. Av.-prop. p. XL.

⁽²⁾ *Revue Protest.* III, p. 192.

⁽³⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 82.

même dans le cas où ils perdent la place qu'ils ont long-tems servie. » ⁽¹⁾

Pierre de Joux mourut pauvre, comme il avait vécu pauvre.

Une de ses filles, *Joséphine de Joux*, qui l'assista à sa mort, se convertit ensuite au catholicisme. Elle écrivit — peut-être sous la dictée de son confesseur — une *Lettre* impersonnelle et froide. Elle reçut ensuite une pension de 1500 francs. Il n'en fallut pas plus pour que l'on contestât la sincérité et le désintéressement de Pierre de Joux. « *Si l'on a ainsi traité la fille, que n'eut-on pas fait pour le père !!!* » ⁽²⁾ Je reviendrai d'ailleurs sur ces insinuations en étudiant la conversion.

De Joux eut du moins le bonheur de mourir sans entendre les calomnies de ses coreligionnaires.

⁽¹⁾ *Revue Protestante*, tome III, p. 192.

⁽²⁾ id. tome III, p. 265.

CHAPITRE II

L'ÉVOLUTION VERS LE CATHOLICISME

Comment de Joux s'est-il converti ? Est-ce une conversion soudaine qui eut lieu sous le coup d'une forte émotion, ou bien une conversion lente et progressive préparée par de longues années de réflexion ?

Pour étudier la pensée de Pierre de Joux nous possédons un certain nombre de documents :

d'abord 32 sermons, écrits de 1782 à 1803, mais édités en 1803 et 1804 sous le titre de *Prédication du Christianisme* ;

ensuite pour les trois premières années à Nantes — 1804, 1805 et 1806 — des lettres qui se trouvent à la Bibliothèque de l'Histoire du Protestantisme, et que M. H. Durand Gas-selin père a publiées dans une brochure intitulée : *Réorganisation de l'Eglise de Nantes au commencement du XIX^e siècle*. (Nantes 1911).

De 1805 à 1807 nous avons 9 discours de *Te Deum*, qui, s'ils ne nous apportent rien au point de vue dogmatique ou ecclésiastique, nous font au moins connaître les idées politiques de Pierre de Joux. *Un discours sur la Guerre* (1809) un *Recueil de cantiques* (1812), un *Te Deum* (Lutzen, 1813), l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, nous conduisent jusqu'en 1815, sans fournir aucun renseignement intéressant.

Puis ce sont dix années de silence et d'obscurité, pendant lesquelles s'effectue presque tout le travail intérieur. Ce seraient certes les années les plus intéressantes à étudier, mais rien ne nous permet de soulever le voile, qui, brusquement, va s'écarter en 1825 pour nous mettre en présence d'un homme complètement transformé ; ce n'est plus un pasteur protestant, c'est un catholique convaincu que nous montrent ses *Lettres sur l'Italie*.

I. — Les idées religieuses de Pierre de Joux en 1803, d'après la Prédication du Christianisme

La Prédication du Christianisme, est, comme tout bon sermonnaire, divisée en trois parties : tome I, le Père ; tome II, le Fils ; tome III, le Saint-Esprit. Mais ces trois divisions sont plus superficielles que réelles ; et si, pour l'ensemble, les sujets traités rentrent tant bien que mal dans ce cadre factice, il n'en est pas de même pour toute une série de « sermons de morale ».

La Renaissance de la religion et le Bonheur inséparable de la vertu, font partie du tome I. *La courte durée de la vie humaine*, se trouve dans le tome II. Tandis que les deux sermons sur *l'amour du plaisir*, sont placés, sans raison apparente, dans le tome III. Par contre les deux sermons sur *le premier commandement* qu'on s'attendrait à voir dans le tome I (le Père), sont relégués au tome III. Enfin, on ne voit pas pourquoi les sermons 2, 3 et 4 du tome III (deuxième partie), qui traitent de la mort et de la résurrection, figurent dans le dernier tome... il est vrai que l'on finit toujours ainsi ! Aussi ne devons-nous prendre ces divisions que pour ce qu'elles valent : elles sont pratiques et elles sont « orthodoxes » ; de Joux ne désiraient pas plus.

Quant au fond même de l'ouvrage, il est très variable ; les sermons de dogmatique n'ont qu'une qualité ; ils sont, eux aussi, très « orthodoxes ». Parmi les sermons de morale, par contre, il y en a de vivants, très bien observés : le premier sermon sur *l'amour du plaisir* ⁽¹⁾, par exemple, où nous trouvons une critique très juste des « mondains ». Il y en a même de profonds et toujours vrais, que l'on peut encore lire avec profit : celui sur la *brèveté de la vie* ⁽²⁾ par exemple, ou la *Providence justifiée*, ⁽³⁾ ou encore le *Bonheur inséparable de la vertu* ⁽⁴⁾. D'ailleurs plus nous avançons en date, plus les sermons deviennent intéressants et vivants.

L'impression d'ensemble est donc assez bonne. Le style, parfois vif et précis, devient facilement emphatique et pompeux : de Joux est « de son époque » et l'emphase était alors bien portée. Ne dit-il pas en faisant l'éloge des « psaumes », qu'ils ont un style « rapide et pompeux ». ⁽⁵⁾ Il faut avouer que nous ne nous en serions jamais douté !

Mais faites la part de la mode et du temps, vous trouverez dans ces sermons de réelles qualités : de Joux était un orateur et, ce qui est mieux, il avait une réelle piété.

Ce qu'il dit de la prière montre un homme qui connaît, par expérience, la communion avec Dieu.

« Il est des instans heureux, où notre âme, élevée par une méditation sacrée, monte par degrés jusqu'à la première cause de tout ce qui est... alors tout ce qu'on appelle plaisir sur la terre paroît insipide, s'évanouit, auprès du désir d'être réuni à la source de la beauté éternelle. — Saisis de respect, nous nous

⁽¹⁾ *Prédication*. tome III, p. 124.

⁽²⁾ *id.* tome II, p. 1.

⁽³⁾ *id.* tome I p. 53.

⁽⁴⁾ *id.* tome I p. 157.

⁽⁵⁾ *id.* tome III. p. 867.

prosternons devant notre Dieu : un rayon de sa céleste lumière nous éclaire ; nous nous sentons en rapport avec lui... une joie pure et vive remplit notre cœur et l'éclair de notre félicité dans cet état momentané de prière, d'amour et d'adoration surpasse en jouissance solide toutes celles qui sont accordées à l'homme mortel. Une douce et sainte émotion nous « annonce la présence du Dieu que notre âme adore ; nous communiquons avec la divinité par toutes les forces du sentiment... » (1).

Sa confiance en Dieu se montre sans cesse dans des cris de foi comme celui-ci :

« ... Tu le sais, ô mon Dieu, source unique de vie, de félicité et de lumière ! on ne peut t'aimer sans être heureux ! » (2)

Ou encore :

« Portez sans cesse avec vous la conviction que Dieu ne vous perd pas un instant de vue ». (3)

Nous remarquons aussi sa franchise, quand c'est le moraliste qui nous parle. A son auditoire mondain de Genève, il dit en face :

« Oui, vous aimez le plaisir plus que Dieu !

Vous aimez le plaisir plus que votre âme, vous qui ne remplissez votre cœur que de cette foule de riens, de bagatelles qui vous occupent, qui vous donnent du dégoût pour tout ce qui est sérieux... Retirés dans vos maisons, quels entretiens utiles, quelles conversations édifiantes vont délasser cet esprit fatigué de se promener parmi la vanité ? » (4)

Ecoutez ces « conversations édifiantes » !

« Ils ne se visitent que pour s'entretenir d'objets de mondanité, de parure, de luxe, de dissipation, de rapports tournés à la médisance, à la raillerie, à l'art de chercher des ridicules pour consumer le tems, trop lent dans sa marche, le tems de l'intervalle

(1) *Prédication*. tome I, p. 119.

(2) *id.* tome III, p. 499.

(3) *id.* tome III, p. 353.

(4) *id.* tome III, p. 141.

qui les sépare de quelque nouvelle scène de divertissement ». (1)

Et le tableau est encore exact de nos jours, un siècle plus tard. Ecoutez la suite, trop bien observée :

« Voyez-là maintenant, cette personne vraiment infortunée, voler d'amusement en amusement, affecter d'être heureuse lorsqu'elle se sent le plus misérable ! Fatiguée de courir sans cesse après de nouveaux jeux, elle ne peut vivre néanmoins, elle ne peut respirer un seul instant sans quelque projet de fête nouvelle ! Vous la verrez bientôt rassasiée de ses plaisirs trompeurs, lassée d'elle-même, excédée de tout ce qui a pu l'environner... » (2)

Non pas que de Joux se soit jamais élevé jusqu'à la morale héroïque ; non, sa morale reste une bonne et saine morale, qui n'a rien « d'austère ou de gênant » (3) ; une bonne morale bourgeoise, de juste milieu. Car le but de la « Vertu » est de nous « rendre la vie agréable » (3).

Enfin comme théologien, de Joux est « orthodoxe ». C'était l'époque où le « rationalisme », dernière émanation du « Culte de la Raison et de l'Etre Suprême », faisait de l'Eglise protestante une bien pauvre chose. Par réaction, de Joux poussa l'« orthodoxie » jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, mais il ajoute encore à son orthodoxie certains traits que lui fournissait une ingénieuse exégèse. Vous avez cru jusqu'à présent que l'institution du sabbat a précédé celle du dimanche ? Erreur.

Ce fut en effet le septième jour que « l'Eternel se reposa » ; mais l'homme était créé de la veille ; il n'avait, pour ainsi dire, pas eu le temps de respirer.

« Concluons que, relativement au genre humain, c'est le premier jour de la semaine qui fut consacré dès la création pour le

(1) *Prédication*, tome III, p. 144.

(2) *id.* tome III, p. 150.

(3) *id.* tome I, p. 175.

service de l'Eternel ; concluons que le Dimanche est l'ancien, le véritable jour de repos... (1) »

C'est évident. Encore fallait-il y songer.

Nous rencontrons de temps à autre de ces détails qui nous font sourire ; mais d'autres affirmations nous montrent un homme en contact avec la réalité. Il en oublie même parfois son orthodoxie rigide :

« La Religion, comme l'exprime ce mot même, est un lien d'amour, un lien de foi et d'obéissance, qui attache les hommes à leur Créateur. (2) »

Et quelques années plus tard dans une lettre à Rabaut il dira :

« La Foi n'est point une créance historique ou logique, mais bien la présence sentie de Dieu en nous d'où résulte la vie intérieure et éternelle. (3) »

C'est quelque peu « fidéiste » pour un véritable « orthodoxe » !

Sa religion c'est la « religion d'amour » ; et ainsi la théologie nous ramène à l'homme de vie intérieure. Sa théologie se fonde sur son expérience ; et qu'importe la forme que prend sa piété, si cette piété est sincère et vivante.

« Nous savons, écrit-il, que toutes choses concourent ensemble au bonheur de ceux qui aiment Dieu. Et ne voyez point dans ces expressions de l'Apôtre le simple espoir, le souhait ardent d'une âme qu'embrase une vive piété et qui prend pour des réalités mêmes et pour des faits ces tableaux flatteurs d'une imagination qui l'abuse... Non ! le sujet de cette méditation est... une de ces vérités sublimes que l'histoire et que l'expérience journalière ont... marqué de leur sceau (4). »

Tant que c'est au nom de son « expérience journalière »

(1) *Prédication*. tome III, p. 497.

(2) *Id.* tome III, p. 336.

(3) *Org. Egl. Nantes*, p. 37.

(4) *Prédication* I, p. 56.

que de Joux nous parle, nous l'écoutons avec plaisir, car sa foi est la notre. Mais quand ses sermons ne sont que démonstrations dogmatiques, ils sont « peu intéressants » même pour d'autres que des « mondains » ⁽¹⁾. Car, si l'expérience humaine est de tout temps, une dogmatique centenaire porte bien son âge.

II. — L'évolution de 1782 à 1804

Avec la *Prédication du Christianisme* nous avons donc entre les mains un document intéressant qui nous permet de suivre la pensée de Pierre de Joux depuis 1782 jusqu'à 1804.

Sans anticiper sur les conclusions je tiens à indiquer les trois points de cette étude :

d'abord voir ce qui lui reste de ses années d'étude dans un milieu anglican ;

noter ensuite ce que l'on peut considérer comme des « germes » de catholicisme ;

indiquer enfin une marche en avant vers le dogme catholique ; en un mot essayer de préciser la position qu'il occupe alors entre l'anglicanisme d'hier et le catholicisme de demain.

Ces sermons nous conduisent jusqu'en 1802. Pour les années 1803 et 1804, nous avons *l'avant-propos* et la *suite à l'avant-propos*. Des prières qui précèdent ou suivent quelques sermons sont également de cette époque ⁽²⁾.

1. — L'empreinte anglicane.

De Joux avait passé 3 années en Angleterre où, sous la

⁽¹⁾ Cf. *Prédication*, av. propos LV.

⁽²⁾ Cf. *id.* av. propos L.

direction de pasteurs anglicans, il commença ses études théologiques. Cette empreinte anglicane lui resta toute la vie.

Nous la voyons d'abord dans ses *idées politiques*.

En préface de son étude sur l'anglicanisme, Ch. Bastide note comme premier trait du caractère anglais, *l'esprit conservateur*.⁽¹⁾ Il faut ajouter que cet esprit, s'il est anglais, est encore plus spécialement anglican. Dans l'un des premiers sermons, nous trouvons déjà la marque de cet esprit. Si l'on en croit de Joux, l'une des principales causes de l'incrédulité, c'est « l'esprit d'indépendance. »

« D'où vient ce bruit parmi les nations ? D'où vient tant de révolutions et tant de révoltes ? Quel est ce levier invisible et subversif qui ébranle et qui bouleverse la société ?... Ce même esprit, mes frères, ce même esprit qui a précipité les Anges rebelles du séjour de la félicité, qui a banni nos premiers pères du Paradis terrestre, qui a porté les Juifs à faire mourir le Rédempteur⁽²⁾, ce même esprit d'indépendance porte encore les hommes d'aujourd'hui à secouer le doux empire de la Religion »⁽³⁾.

En 1793, il nous montre le dix-huitième siècle, commencer « sous les auspices les plus heureux », car « le sceptre des lois et l'autel de la miséricorde se prêtoient un appui mutuel ». (Cet appui mutuel de l'Eglise et de l'Etat, n'est-ce pas encore de l'Anglicanisme ?) Mais il finit bien mal, ce pauvre dix-huitième siècle ! et l'athéisme amène « cette catastrophe nommée *Révolution* »⁽⁴⁾.

Mais où nous voyons encore plus clairement l'influence anglicane, c'est lorsque nous étudions ses *idées ecclésiastiques*.

(1) Ch. Bastide, *Anglicanisme* p. 5.

(2) Il semble plutôt que ce soit Jésus qui en face des autorités établies ait représenté « l'esprit d'indépendance. »

(3) 1782. *Prédication* tome II p. 458.

(4) 1793. *id.* tome I p. 80, 81, 82.

Nul n'ignore l'importance de la hiérarchie dans l'Eglise anglicane et le rôle quasi divin rempli par le prêtre ou l'évêque. Dans le *Formulaire de l'ordination* nous lisons que c'est Dieu lui-même, « qui par son Saint-Esprit a établi divers ordres de Ministres dans son Eglise ». Tandis que dans le calvinisme, le « ministère de la Parole de Dieu » est simplement un « emploi » auquel on est appelé par élection. (cf. *Discipline ecclésiastique* de 1559. ch. I. art. 1^{er}) C'est, d'un côté, une institution divine ; de l'autre, un emploi humain. Or sur ce point de Joux est nettement anglican. La première partie (2^e point), d'un sermon de consécration prononcé en 1803 est intitulée :

« Le saint-ministère est une institution de droit divin, son origine est céleste » (1).

Et si ce titre ne paraît pas concluant, qu'on prenne la peine de lire tout le paragraphe, où l'on retrouve cette doctrine, bien anglicane, de la succession apostolique (2). De Joux, s'adressant aux pasteurs consacrans, leur dit :

« Chacun de vous, mes respectables collègues, chacun de vous, par une série non-interrompue (2), a reçu successivement (3) du Seigneur et les droits et les pouvoirs d'administrer l'Eglise de Dieu. » (4)

N'est-ce pas la plus pure doctrine anglicane ?

Un dernier trait que je crois pouvoir attribuer à l'influence anglicane, ce sont les *idées dogmatiques* de Pierre de Joux ; c'est son orthodoxie. Non point qu'il soit nécessaire d'être anglican pour être à ce point orthodoxe ; mais parce que

(1) *Prédication*, tome II, p. 65.

(2) C'est grâce à l'évêque Llandaff qu'elle pût — après la réaction catholique de Marie Tudor — être maintenue dans l'Eglise anglicane. Cf. Ch. Bastide. *Op. cit.* p. 38.

(3) C'est moi qui souligne.

(4) *Prédication*, tome II. p, 66.

ses idées dogmatiques se sont formées lors de son séjour en Angleterre. C'est d'ailleurs de Joux, lui-même, qui le dit : à Genève, la Faculté de théologie était rationaliste ; on y « professait publiquement l'erreur d'Arius. » ⁽¹⁾ Mais la Providence ne permit pas que cette « erreur dangereuse trompât sa jeunesse. » ⁽¹⁾ Et tous les professeurs qu'il eut en Angleterre, étaient — ne serait-ce que sur le dogme de la Trinité — d'une orthodoxie inébranlable, et « fidèlement attachés au symbole de S'-Athanasie. » ⁽¹⁾ Ce sont les formules de ce symbole que de Joux emploiera, presque textuellement, quand il parlera de la Trinité.

« Nous savons qu'il n'y a qu'un *Dieu*, qu'il n'y a point trois Etres Suprêmes, ...d'où il suit clairement comme nous faisons profession de le croire que *le Père, le Fils, et le S'-Esprit* sont essentiellement unis d'une manière ineffable et incompréhensible, et que ces trois là ne sont qu'un ! » ⁽²⁾

Or le *Symbole* dit :

« Le Père incompréhensible, le Fils incompréhensible, et le St-Esprit incompréhensible... Toutefois... il n'y a point trois incompréhensibles, mais un incompréhensible... Et cependant ils ne sont point trois Dieux, mais un Dieu ».

Il est vrai que quand on expose de telles « incompréhensibilités », il serait difficile d'employer de nouvelles formules, sans risquer l'hétérodoxie !

De Joux croit donc à la Trinité et à tous les autres dogmes « orthodoxes ». L'un des sermons du tome II s'intitule : « Pré-existence, mort et résurrection du Sauveur du monde » (sermon n° 7). Lors de l'Ascension, Jésus « quitta miraculeusement le séjour de la terre, monta substantiellement dans les cieux *avec ce même corps humain qu'il*

⁽¹⁾ *Lettres sur l'Italie* av. propos XLVIII et suiv.

⁽²⁾ *Prédication*. tome III p. 17 (c'est de Joux qui souligne).

avoit pris ⁽¹⁾ dans le sein de Marie ». ⁽²⁾ Il serait difficile d'être plus orthodoxe.

Mais cette dogmatique a au moins l'avantage incontestable de former un tout homogène où chaque dogme a sa place, si bien que « s'il n'existait pas il faudrait l'inventer ». Ce n'est pas moi qui parle ; c'est de Joux. Ecoutez-le :

« Si vous regardez l'ascension de Jésus-Christ dans les lieux célestes... comme étant nécessaire à l'accomplissement du dessein que Dieu avoit de sauver les hommes, comme formant une partie si essentielle de ce grand dessein qu'on ne pourroit l'en retrancher sans en détruire et les proportions et la symétrie ; je dis même, dès lors, que cet événement miraculeux deviendra pour vous infiniment probable, avant même d'avoir examiné les preuves qui en établissent la vérité » ⁽³⁾.

La base de cet admirable édifice dogmatique, c'est *l'inspiration plénière* des Saintes Ecritures. De Joux y croit de toute son âme.

« ...Disons que l'Ecriture Sainte, *la seule base* ⁽⁴⁾ de ce que nous *devons croire* ⁽⁵⁾, faire et espérer *est toute divinement inspirée* ». ⁽⁶⁾

« Quand le ciel parle, l'homme doit se taire, l'homme doit croire sur la parole de Dieu ». ⁽⁶⁾

Et ce qui prouve bien que c'est une autorité indiscutable, une véritable autorité extérieure, devant laquelle nous n'avons qu'à nous courber et nous taire, c'est qu'elle n'a pas de preuve à donner. Une autorité que l'on démontre, tirerait sa force de cette démonstration et ne serait plus une autorité absolue.

⁽¹⁾ C'est moi qui souligne.

⁽²⁾ *Prédication*. tome II, p. 384

⁽³⁾ *id.* tome II, p. 388.

⁽⁴⁾ C'est moi qui souligne.

⁽⁵⁾ *Préd.* tome III, p. 94.

⁽⁶⁾ *id.* p. 541.

« Ne mériterait-on pas l'aveuglement de l'incrédulité si l'on demandait des preuves naturelles à l'appui de la parole de Dieu ? » (1)

Comme il le dit lui-même, *la seule base* de sa foi, c'est bien l'autorité incontestée de l'Ecriture Sainte.

Il me semble, pourtant, qu'en 1782, de Joux ne soit plus un pur orthodoxe. N'ouvre-t-il pas secrètement la porte au « latitudinarisme » quand il dit :

« Une erreur dans les opinions, pourvu qu'elle n'attaque point les dogmes principaux de l'Evangile, ne détruit pas la foi dans le cœur ». (2)

Il commencerait à trier lui aussi dans les dogmes ? Il commencerait à en voir de « principaux » et de « secondaires » ? Rassurez-vous ! Ce n'est pas par faiblesse dogmatique ; c'est par bonté, pour ne mettre personne à la porte, qu'il parle ainsi. Et nous verrons bien — quand en 1803, il énumère les 6 dogmes principaux — qu'il y fait entrer toute l'orthodoxie.

Non ! De Joux est un bon orthodoxe, un orthodoxe de la meilleure trempe, et tout cela, il le doit à l'Eglise anglicane.

Il y aurait encore un point intéressant à préciser : ce seraient les *théories sacramentaires* chez de Joux. On sait l'importance que l'Eglise anglicane attache aux sacrements du Baptême et de la Cène. Qu'en pense de Joux ? Il est impossible de s'en rendre compte. Rien dans ces 32 sermons ne peut permettre de conclure pour ou contre, et il semble bien que ce silence soit volontaire ; car même sans traiter la question il aurait pu y faire allusion en passant. Mais de Joux voulait prêcher « le Christianisme » et s'abstenir complètement des « doctrines particulières ». Il faut avouer

(1) *id.* p. 734.

(2) *id.* tome II, p. 444.

que sur ce point il a très bien réussi. Il ne résulte pas moins de toutes nos observations précédentes que de Joux subit très fortement l'influence anglicane. C'est là le point de départ de son évolution vers le catholicisme.

Faisons un pas de plus.

Il serait trop simple de dire : de Joux fut anglican, or tout anglican est un catholique en herbe, donc de Joux devait se convertir au catholicisme.

Ce syllogisme ne serait pas concluant. Nous avons mieux. Déjà dans la *Prédication du Christianisme*, nous pouvons noter une certaine attitude intellectuelle, qui, quand elle se précisera, quand elle se cristallisera, sera du catholicisme.

2. — Les prédispositions au catholicisme.

Il suffit de reprendre les conceptions ecclésiastiques et dogmatiques de Pierre de Joux pour s'en rendre compte.

Et d'abord sa notion d'Eglise. Nous verrons, dans le paragraphe suivant, l'évolution que subit cette notion. Pour le moment prenons-la, arrivée à son complet épanouissement, et voyons ce que de Joux entend par l'*Église universelle*.

L'Eglise universelle, c'est l'union de tous les chrétiens, c'est le Royaume de Dieu sur la terre, dont de Joux voit la réalisation prochaine. Ce n'est pas du tout par hasard, ou comme on pourrait le croire pour lui donner un titre « pompeux », qu'il intitule son ouvrage *Prédication du Christianisme*. Non.

« J'ai ardemment souhaité l'approprier à la communion de tous les chrétiens ; ... il est facile de voir que je n'ai suivi aucune opinion particulière ; ... j'ai soigneusement évité les systèmes de tel ou tel théologien ; ... je me suis exclusivement attaché à ces vérités que l'Eglise universelle fait profession de reconnaître, de

croire et d'enseigner ⁽¹⁾ et, comme l'indique suffisamment le titre de ce livre, à la *Prédication du Christianisme*. » ⁽²⁾

Voudrait-il par hasard cacher son drapeau ? Du moment qu'il signe son ouvrage : Pierre de Joux, *pasteur*, ne sait-on pas qu'il est protestant ? Ou bien aurait-il honte de son protestantisme ? Avec beaucoup de franchise de Joux explique qu'il se contente d'être « orthodoxe », ce qui, pour lui, signifie « chrétien ».

« Si l'on veut néanmoins que j'indique le point central de ralliement... auquel je prie le Seigneur de *ramener les idées divergentes* ⁽¹⁾ et de lier par un même esprit tous ceux qui me lisent, dans l'*unité de la foi* ⁽²⁾ — je le dirai avec franchise : c'est l'orthodoxie pure et simple qui a aligné toutes mes opinions et régularisé toute ma croyance ; c'est l'Evangile en un mot tel que l'a entendu jusqu'à ce jour l'universalité des Chrétiens. » ⁽³⁾

Et le but qu'il poursuit c'est ce qu'on a appelé alors la *Réunion*, l'union des protestants et des catholiques.

« Heureux, si par cette faible offrande à la *Vérité*, je puis disposer à rassembler autour d'elle plusieurs de ceux que des différences d'opinion et le fatal esprit de controverse séparent ou éloignent ; en sorte qu'ils ne se réclament plus de Paul, de Céphas (traduction : Protestantisme et Catholicisme) ou d'aucun homme ; mais uniquement de Christ ! Heureux si je voyois, dans un prochain avenir, tous ceux qui se sont partagé entr'eux les vêtements de mon divin Maître, regretter d'avoir voulu déchirer ainsi la robe qui le couvroit, se réunir incessamment sous ce *manteau de justice*, pour ne faire plus qu'un seul corps en Jésus-Christ... » ⁽⁴⁾

Mais n'est-ce pas là l'aspiration secrète de tout véritable chrétien ? Cela fait songer au *catholicisme évangélique* d'Oberlin. Aussi je ne peux absolument pas souscrire au

⁽¹⁾ C'est moi qui souligne.

⁽²⁾ *Prédication*. av.-propos. p. LI.

⁽³⁾ *Id.* av.-propos. LI, LII.

⁽⁴⁾ *Id.* av.-propos. p. LII.

jugement de M. H. Durand Gasselin père qui s'appuie sur ces textes pour prouver que de Joux était *déjà* catholique. D'ailleurs il a une façon pour le moins originale de citer ! Il a vu dans la préface de la *Prédication du Christianisme* un passage où de Joux aurait dit qu'il « veut rester dans l'orthodoxie pure et simple qui a régularisé toute sa croyance et qu'il croit retrouver *dans le catholicisme* » ⁽¹⁾. Comme il n'y a aucun renvoi et que cette citation rappelle étrangement celle rapportée plus haut, j'en conclus que c'est la même . . . quelque peu défigurée cependant. Le catholicisme et « l'universalité des chrétiens » pourraient être la même chose, à condition que M. Durand Gasselin lui-même se considérât comme un catholique. Il continue ses citations — toujours sans renvoi — et nous apprenons avec stupeur que de Joux a vu dans l'« esprit du Protestantisme » la « cause principale » de la Révolution. J'ai fini par retrouver cette citation, absolument littérale, celle-là, dans un avant-propos également, p. XXV, mais c'est l'avant-propos des *Lettres sur l'Italie*, publiées en 1825 ! ⁽²⁾

Sans vouloir adopter une pareille méthode historique, avouons que de Joux a une sympathie très forte pour le catholicisme dans lequel il retrouve toutes ses idées dogmatiques. De plus il désire passionnément la venue de l'Eglise Universelle. Mais son appel à l'unité chrétienne ne serait nullement du catholicisme en germe, si cette unité était réalisable sans l'intervention d'une autorité extérieure absolue.

En étudiant, dans le paragraphe précédent, l'anglicanisme de Pierre de Joux, nous avons déjà relevé à la base de ses idées dogmatiques l'autorité absolue de la Bible en

(1) Réorg. Egl. Nantes p. 74.

(2) Cf. la citation textuelle. ch. III p. 88.

matière de foi. Tout son édifice dogmatique repose sur cette notion d'autorité. Ce n'est pas Jésus-Christ, c'est la Bible, « toute divinement inspirée » qui est la « pierre de l'angle » de sa théologie.

Le point de départ de cette notion autoritaire, c'est qu'il y a des réalités spirituelles qui nous sont incompréhensibles. Par exemple :

« La manière intime dont l'humanité sacrée de Jésus est unie à la divinité... »

— « Il est à tous égards, des mystères inaccessibles que nous devons ignorer ici-bas. » (1).

Avouer les limites de l'intelligence et sentir que nous ne pouvons saisir « l'essence » des choses ; c'est là une attitude parfaitement justifiable. Mais que nous ne puissions pas *tout* connaître, ne prouve nullement que nous ne puissions *rien* connaître. Entre tout et rien, il y a encore de la place pour un certain nombre de connaissances ! Pour de Joux la vérité est un bloc aux arrêtes vives, nettement délimitées, qu'il s'agit de repousser ou d'avalier d'un seul coup. Il n'y a pas de nuances ou de degrés dans la connaissance de la vérité. C'est avec une véritable indignation qu'il parle de ces hommes qui « se permettent de trier entre les vérités de la Religion ! » et il les avertit charitablement que « s'ils ne croient que ce qu'ils peuvent expliquer et comprendre ils se condamnent à un scepticisme universel. » (2)

Or la Bible est la vérité, puisque toute divinement inspirée.

Donc il faut croire à toute la Bible ou n'y pas croire ; il n'y a pas de juste milieu. Et la Bible donne un minimum de « dogmes fondamentaux », qu'il faut croire « sous peine de n'être plus chrétien. » Ces dogmes les voici :

(1) *Prédication*, tome II p. 329.

(2) *Id.* av.-propos p. X et XI.

1° Dieu.

2° la divinité de Jésus.

3° le S^t-Esprit et la théopneustie.

4° l'Eglise sainte et universelle.

5° l'immortalité.

6° la vie chrétienne. (Je ne vois pas en quoi c'est « un dogme »!) (1)

En résumé, toute l'orthodoxie.

L'unité de tous les chrétiens, se soumettant par la foi à une autorité extérieure que l'on ne discute point, par cela même qu'elle fait autorité, cela rappelle étrangement la dogmatique catholique. Proposer — pour unir tous les chrétiens dans une même foi — une autorité extérieure qui s'impose à la conscience individuelle, n'est-ce pas du catholicisme en germe ? Pierre de Joux ne s'en rend pas compte ; mais quand il le comprendra il sera catholique.

Une pareille attitude est déjà une prédisposition très forte au catholicisme. Je dirais même que c'est du catholicisme inconscient.

Mais ce n'est pas tout encore.

On peut parfaitement, avec des principes tout à fait catholiques, se croire et rester protestant. Par un tour de force que j'avoue ne pas comprendre, on peut fort bien poser la nécessité d'une autorité absolue en matière de foi ; plâtrer par-dessus un semblant de libre examen ; et ne pas comprendre que ce sont des termes inconciliables. Ce fut là, très longtemps, l'attitude intellectuelle de Pierre de Joux ; il aurait pu la conserver toute sa vie ; il suffit de regarder autour de nous pour nous en convaincre.

Mais ce qui est plus grave c'est quand, à propos d'idées essentiellement protestantes, on remarque une sympathie

(1) Cf. av.-propos p. XXIX à XXXV.

toujours plus forte pour la pensée catholique. Ce travail intérieur s'accuse très nettement chez de Joux.

3. — En marche vers le catholicisme.

Cette marche, lente mais constante, vers le catholicisme nous la trouvons en étudiant deux dogmes spécifiquement protestants, l'un ecclésiastique : la notion d'Eglise ; l'autre dogmatique : la question du salut.

Au sens calviniste, *l'Eglise universelle*, est l'Eglise invisible, l'union de tous ceux qui, par le monde, forment le « corps du Christ ». C'est bien dans ce sens que de Joux dira en 1789 :

« Appartenir au Rédempteur du monde, c'est être un membre véritable de l'Eglise sainte et universelle qui est son corps ! » ⁽¹⁾

Mais en 1793 il semble déjà s'écarter un peu de la notion calviniste qui considère comme l'un des attributs spécifiques de l'Eglise universelle, qu'elle ne soit point, sinon en esprit. Or, à en croire de Joux, à « l'âge d'or » du christianisme, cette Eglise universelle existait et Jésus qui l'avait « acquise au prix de son sang » devait aussi la « confier à ses disciples ». ⁽²⁾ Ceci peut encore être protestant puisqu'il s'agit du premier siècle et non du temps présent !

Mais en 1797, le rêve se précise, l'Eglise qui fut, est aussi l'Eglise qui sera. Et de Joux l'appelle de tous ses vœux. Bien plus, elle va bientôt se réaliser ; elle est en train de se réaliser ! Et de Joux entonne déjà un chant de triomphe ; c'est son sermon sur la *Renaissance prochaine de la Religion*. ⁽³⁾

En 1803, il semblerait que l'Eglise universelle existe déjà. N'est-ce pas un signe de la vraie prophétie, que de parler

⁽¹⁾ *id.* tome III, p. 526.

⁽²⁾ *id.* tome III, p. 9.

⁽³⁾ *id.* tome I, p. 1.

au présent de ce qui n'est que futur. Quand il dit : l'universalité des Chrétiens ; il faut entendre : ceux qui demain formeront l'Eglise chrétienne universelle. De Joux oublie qu'il est protestant pour penser seulement qu'il est chrétien ; il est parti du calvinisme pour arriver à ce que nous appelions le « catholicisme évangélique ». Quelques années plus tard son catholicisme sera romain.

Mais c'est surtout au point de vue dogmatique que l'évolution s'accuse. Et justement sur le dogme le plus protestant : *la doctrine du salut*.

Le point de départ est d'un protestantisme authentique. Presque tous les premiers sermons sont des sermons dogmatiques à affirmations très protestantes.

Et même dans le choix des sujets, l'on peut déjà noter une évolution. Tous les sermons « protestants » sont du début ; et plus nous avançons, plus les sermons traitent de sujets moraux. A partir de 1797 il n'y a plus un seul sermon dogmatique.

Sur les 4 sermons datés de 1782, un seul est un sermon de morale chrétienne. Les 3 autres traitent, l'un de la mort de Jésus, l'autre du salut gratuit, l'autre enfin de la foi. Et tous les trois nous parlent de la « grâce ».

« Rien ne vous empêche de recevoir réellement dans vos cœurs les grâces invisibles si *renonçant à votre propre justice* ⁽¹⁾ vous reconnaissez que c'est par *grâce* ⁽¹⁾ que vous êtes sauvés ». ⁽¹⁾ (1^{er} sermon) — « ... *Grâce* ; mot qui désigne proprement la rémission de nos péchés, cette faveur gratuite, libre et non méritée, que Dieu nous accorde ». ⁽²⁾ (2^e sermon).

« Croyez au Fils de Dieu mort et ressuscité pour vous et dès cet instant vous passerez de la mort à la vie ». ⁽⁴⁾ (3^e sermon).

⁽¹⁾ C'est moi qui souligne.

⁽²⁾ Juin 1782. *Prédication*. tome II, p. 246.

⁽³⁾ Août 1782. *id.* tome II, p. 288.

⁽⁴⁾ Août 1782. *id.* tome II, p. 488.

De plus les bonnes œuvres ne peuvent absolument rien pour notre salut : elles sont « trop défectueuses pour mériter le ciel » ⁽¹⁾ (1^{er} sermon).

— « ...Mais il n'y a point en moi de mérite, ajouterez-vous peut-être ; je n'ai aucune vertu, je n'ai point à offrir de bonnes œuvres, assez parfaites pour mériter ce don inestimable de mon Dieu ! Hé bien ! mon frère, vous avez précisément tout ce que ce Dieu de charité exige de vous, le sentiment de votre démerite, de votre imperfection, de votre néant ! » ⁽²⁾ (2^e sermon).

Ce salut n'a rien d'extérieur ni de magique.

« ...Ainsi se commence, ...se conduit par degrés, ...s'achève l'œuvre divine de notre salut, cette grande révolution *dans l'âme* ⁽³⁾ de l'homme ». ⁽⁴⁾

On comprend par là, que le salut c'est la conversion.

Enfin les œuvres ne sont que le résultat de la foi. ⁽⁵⁾
Quoi de plus protestant et de plus paulinien ?

La conclusion logique de tout cela c'est l'expiation, que de Joux nous expose en 1783. (7^e sermon). ⁽⁶⁾

En 1789, c'est toujours la même dogmatique ; mais les termes employés nous étonnent parfois et sont comme imprégnés d'une étrange odeur d'encens.

« Offrez-lui pour expier vos péchés, ... offrez-lui les mérites infinis du Rédempteur ! » (15^e sermon). ⁽⁷⁾

Et plus loin :

« ...Reposez-vous dès lors sur le sacrifice infiniment méritoire du Seigneur. » ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ *id.* tome II, p. 247.

⁽²⁾ Août 1782. *id.* tome II, p. 304.

⁽³⁾ C'est moi qui souligne.

⁽⁴⁾ *id.* tome II, p. 299.

⁽⁵⁾ *id.* tome II, p. 490.

⁽⁶⁾ *id.* tome II, p. 160.

⁽⁷⁾ *id.* tome III, p. 527.

⁽⁸⁾ *id.* tome III, p. 529.

Enfin dans ce même sermon nous voyons « le fidèle offrant à son Dieu le sacrifice d'une vie sainte ». (1)

En 1790 la pure doctrine paulinienne s'altère considérablement. C'est toujours Jésus-Christ qui nous sauve ; il « voulut mourir pour . . . satisfaire à la justice de Dieu ». (2) (19^e sermon). Mais les bonnes œuvres commencent à avoir un rôle actif ; elle ne sont plus seulement les « fruits » de la vie chrétienne ; elles deviennent « moyen de salut ». De Joux parle alors de « la nécessité de la repentance, de la foi en Jésus-Christ et *des bonnes œuvres* pour être sauvé ». (3) (18^e sermon). Il dit la même année :

« Les souffrances infiniment méritoires de Jésus nous obtiendront le pardon de nos offenses si, par la vivacité de notre foi, par notre repentance sincère et par nos bonnes œuvres nous devenons capables de recevoir un si grand salut ». (4) (19^e sermon).

Les bonnes œuvres sont devenues nécessaires au salut. Et cette note s'accroît toujours plus.

C'est en 1793 que, pour la première fois, nous voyons les souffrances d'un homme lui donner accès à la vie éternelle.

« ...Non ! il n'est pas jusqu'aux plus déchirantes afflictions, aux outrages les moins mérités, les plus sanglants et les plus perfides, qui ne fassent arriver plus tôt et plus sûrement ceux qui les ont endurés avec patience à la gloire et à la béatitude des cieux ». (23^e sermon) (5).

Non point qu'il ait renoncé un seul instant au salut par la foi en Jésus-Christ ; mais on dirait que cette notion s'efface progressivement. En 1800 il dira encore que la vie éternelle

(1) *id.* tome III, p. 575

(2) *id.* tome II, p. 341.

(3) *id.* tome III, p. 81.

(4) *id.* tome II, p. 362.

(5) 1793, *id.* tome I, p. 54.

« nous est acquise par le sang précieux de Jésus-Christ »⁽¹⁾ (27^e sermon) ; et dans le 32^e sermon, le dernier en date, il parlera encore du « sang précieux » qui nous rachète de la « grande condamnation ». ⁽²⁾ Mais ces affirmations sont de plus en plus rares et en 1802 il écrit :

« Croyez... que sans la pratique assidue de tous les devoirs que la religion nous impose, *sans la sanctification*, personne ne verra le Seigneur ; et que ce n'est pas en fuyant par anticipation cette terre... que nous pouvons conquérir le ciel, dont les bonnes œuvres, dont la justice seule nous ouvrent l'accès ». ⁽³⁾ (29^e sermon).

Et dans ce même sermon :

« ... Vos bonnes œuvres vous suivront dans la maison de votre éternité ». ⁽⁴⁾

La même année il dit encore :

« ... Dans la personne des pauvres il (le chrétien) prête à Dieu qui récompensera ses œuvres de charité, qui lui fera grâce et miséricorde, parce qu'il aura exercé la bénéficence et la miséricorde ». ⁽⁵⁾ (30^e sermon).

Enfin dans la préface, qui date de 1803, de Joux note encore le rôle de Jésus comme Sauveur, mais il ajoute :

« L'homme étant devenu dissemblable à son Créateur par la désobéissance, devait redevenir semblable à lui, par le renoncement au péché, par le recours à la miséricorde, par la foi, par les bonnes œuvres et par l'amour de Dieu ». ⁽⁶⁾

La foi et les bonnes œuvres sont exactement sur le même plan.

Partant d'une notion très protestante, très paulinienne

⁽¹⁾ 1800. *id.* tome I, p. 403.

⁽²⁾ 1803. *id.* tome II, p. 81.

⁽³⁾ 1802. *id.* tome I, p. 122.

⁽⁴⁾ *id.* tome I, p. 186.

⁽⁵⁾ *id.* tome I, p. 188.

⁽⁶⁾ *id.* av.-propos, p. LXVI.

du salut, Pierre de Joux en arrive insensiblement à accorder une grande importance aux « bonnes œuvres »; au même titre que la foi, elles contribuent à notre salut.

Nous ne sommes qu'en 1803. N'avez-vous pas, comme moi, l'impression d'être en face d'un catholique? — catholique par les principes et déjà par les doctrines. Mais de Joux ne s'en rend pas compte; il comprend très bien qu'il n'a rien de spécialement protestant; ne serait-ce pas parce qu'il est plus « chrétien »? Au lieu de s'attacher aux petites divergences, il plane plus haut, et du point où il en est arrivé, il voit plus juste. Sa foi contemple maintenant l'Eglise universelle unie dans un même amour pour le Christ. « Père qu'ils soient un »: voilà la prière de son cœur. Et sans comprendre combien il est déjà catholique par l'intelligence, il se sent seulement un grand amour pour tous les chrétiens, sans distinction, et un cœur assez large pour les contenir tous. Aussi, sans tenir compte de « telle ou telle théologie », il prêche uniquement le « Christianisme ».

Et comment voulez-vous qu'il comprenne que son Christianisme s'appelle de son vrai nom catholicisme? Il ne voit pas lui-même les contradictions qu'il pourrait y avoir entre ses premiers et ses derniers sermons. En réalité, il n'y a pas de contradictions; il y a simplement des additions.

Et puis comment pourrait-il se douter qu'il va droit au catholicisme? A propos de la conversion du pasteur Latour au catholicisme — conversion peu intéressante d'ailleurs — la *Revue Protestante*, elle-même dit :

« Nous recommandons aux personnes qui se sentiraient faiblir de prendre connaissance des sermons éloquentes de M. de Joux ⁽¹⁾ ancien pasteur à Nantes. Ils y verront clairement la *conformité*

⁽¹⁾ Remarquez que tant qu'il est protestant la *Revue Protestante* écrit : *M. de Joux* ; une fois catholique ce sera un vulgaire *M. Dejoux*.

du protestantisme avec l'Évangile ⁽¹⁾ et s'étonneront beaucoup que jamais on puisse penser à croire le contraire et revenir sur l'évidence » ⁽²⁾.

Cette réclame ne manque pas de saveur quand on songe que celui qui aurait dû ramener au protestantisme les esprits hésitants donnera lui-même l'exemple de la désertion !

III. — L'évolution de 1805 à 1815

1. — La théologie.

« Des projets de réunion entre les communions chrétiennes furent mis en avant dans cette période, » ⁽³⁾ dit G. de Félice, en parlant de l'époque où nous sommes arrivés.

De Joux était donc dans la note du jour en donnant la *Prédication du Christianisme* comme un moyen d'union entre protestants et catholiques.

Mais jusqu'à présent il n'a vu que le côté théorique de la question. Ce sera tout autre chose quand il se trouvera aux prises avec le véritable catholicisme, intransigeant et fanatique. A Genève, il le voyait de loin ; et comme les catholiques sont là-bas la petite minorité, ils se montraient affables et conciliants ; à Nantes ce sera tout différent. Et Pierre de Joux pourra juger non plus théoriquement, mais pratiquement.

Il faut avouer pourtant qu'il joua de malheur et que son premier contact avec le catholicisme ne fut pas des plus engageants.

A peine arrivé à Nantes, au début de Janvier 1805, il eût affaire aux « Papistes » à propos de l'église des Carmélites.

⁽¹⁾ Ce n'est pas précisément la pensée de Pierre de Joux ; mais il n'eut certes pas contredit.

⁽²⁾ *Revue Protestante*. Tome I. p. 245. signé C. C. c. a. d. Ch. Coquerel.

⁽³⁾ G. de Félice. *Hist. des protestants de France*, p. 613.

Et peu s'en fallut que les catholiques ne réussissent à lui confisquer son temple. L'entrée en matière fut donc quelque peu brutale.

Ses rapports directs avec le clergé ne furent pas plus encourageants.

« Monsieur l'Evêque est venu me voir ainsi que tout son clergé ; mais il vit avec moi sur la réserve et agit à mon égard plus que froidement. Il est blessé du concours des catholiques qui assistent régulièrement à mes prédications et de l'esprit général qui se déclare ici pour le Calvinisme. » (1) (10 prairial an XIII. 30 Mai 1805).

Ses beaux rêves de « Réunion » semblent partis à vau-l'eau. Il tendait la main au catholicisme et au lieu de la serrer cordialement, « on » regarde avec dédain cette main qu'on ne prendra pas. Et de Joux éprouve l'embarras d'un jeune homme à qui l'on présente une grande dame et qui, au mépris de toute convenance, a le premier tendu la main... Aurait-il oublié que ce n'est pas à lui à faire les premières avances ? Du coup Pierre de Joux s'est souvenu de son calvinisme.

Et puis ce fut une autre déception. Il comprit que « de l'autre côté » aussi on offrait une *Réunion*. Mais tandis que lui, cherchait un terrain neutre, le catholicisme préférerait que la réunion eut lieu chez lui. N'avait-il pas une vaste demeure, prête à accueillir tous les hérétiques repentants ?

« Il vient de paroître, écrit de Joux dans cette même lettre du 30 Mai 1805, il vient de paroître un ouvrage détestable de Piffon, ex-constituant, sur la nécessité de centraliser les Cultes et de rendre le papisme dominant, sous le faux titre de *Réflexions sur le projet de quelques princes d'Allemagne d'établir chez eux la tolérance générale*. D'ailleurs le clergé affecte l'exclusivisme plus que jamais. Cette réunion prétendue ne seroit plus que destruc-

(1) *Réorg. Egl. Nantes* p. 39.

tion, l'erreur seroit dominante, la vérité bannie et l'extérieur ou l'apparence tueroit bientôt l'intérieur ou la seule divine réalité. A Dieu ne plaise ! » ⁽¹⁾

Mais, malgré tout, de Joux conserve son bel idéal. Il veut toujours aussi passionnément la *Réunion*. Seulement devant l'insuccès il patiente, espérant une meilleure occasion.

« J'ai donc un peu ferlé mes voiles... et je n'ose plus gouverner vers le port désiré de la Réunion, vu les écueils et les brisans qui en défendent l'entrée. » ⁽²⁾

L'évêque de Nantes garde ses airs hautains et persiste à « agir froidement à son égard », à ne pas répondre aux avances qu'on lui fait. Pierre de Joux en est navré.

« Quant à l'ouvrage de *Lucet*, écrit-il le 30 Juillet 1805, je ne l'ai point reçu. Mais je crains que Monsieur *Duvoisin*, avec qui je mange quelquefois chez les autorités, mais qui se tient sur une grande réserve avec moi, ne veuille point de mes armes. Je les lui offrirais de grand cœur, mais il a dédaigné de répondre et m'a dit : « *Lucet* débute par deux mensonges, il n'est ni bon catholique, ni homme de gout. ⁽²⁾ » Suivant lui c'est un enragé Janséniste et un cousin germain des Protestans. » ⁽³⁾

Comme on le voit Pierre de Joux ne rencontre aucun encouragement. Il reste quand même sur ses positions. Il ne veut pas du « terrain d'entente » que lui offre le catholicisme ; et pourtant ! n'a-t-il pas la vérité, au point de vue doctrinal au moins ? Cette vérité que tant de protestants, surtout tant de pasteurs, laissent s'émietter. Le 5 Juin 1805 (6 prairial an XIII) il écrit au pasteur Rabaut :

« Les vrais calvinistes de France sont gomaristes ; moi je suis arminien modéré. Serez-vous, dans votre ouvrage, orthodoxe ?... ou socinien ? comme... comme... Mon Dieu ! qui ne l'est pas ? L'exception chez les Pasteurs n'est pas forte, j'en gémis. » ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ *Réorg. Egl. Nantes.* p. 42.

⁽²⁾ *Ibidem.*

⁽³⁾ *Id.* p. 56 et 57.

⁽⁴⁾ *Id.* p. 55.

Et lorsque Rabaut lui demande d' « écrire la différence des Dogmes des trois cultes », Pierre de Joux répond qu'il y voit « des inconvénients qui doivent le dissuader de l'entreprise ». C'est d'abord l'absence de différences réelles entre Luthériens et Calvinistes.

« Quant aux dogmes catholiques ils sont les mêmes que les nôtres pour tout ce qui est évangélique. Ils ont ajouté les traditions comme les Pharisiens, le culte de la Vierge, leur prétendue infaillibilité du Pape, ... en un mot les préceptes de leur Eglise avec les cinq nouveaux sacrements. Mais je crois que tout le monde de part et d'autre sait à quoi s'en tenir, et il ne faut pas favoriser la polémique dont le gouvernement ne se soucie pas ». (1)

Pierre de Joux non plus ; et il a raison.

Bref, « pour tout ce qui est évangélique », de Joux se sent pleinement d'accord avec les catholiques ; mais — ce qui est plus grave — pas avec les pasteurs protestants.

« La plupart des Calvinistes, ajoute-t-il, et peut-être des Pasteurs de notre Eglise tendent au Socinianisme ou sont tout au plus Arriens (sic). J'en connais infiniment peu d'orthodoxes. J'ai prêché et je crois sincèrement l'orthodoxie .. mais je suis tolérant, ennemi des disputes théologiques, et il ne faudrait que mettre la *Divinité de J.-Ch.* au rang des dogmes calvinistes, ainsi que la *Trinité*, pour faire crier la plupart des ministres qui n'y croient pas, quoiqu'ils ne se soucient pas de l'avouer ».

Pauvre Pierre de Joux, il sent que le protestantisme perd « l'orthodoxie » et il se demande avec inquiétude si ce n'est pas le christianisme qui s'en va avec ! Et puis, il est bien obligé de constater que le catholicisme, lui, est *au moins* orthodoxe. Aussi ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que quelques années plus tard — en 1813 — il dira à l'un de ses amis, le pasteur Vaucher :

(1) 20 Janvier 1806. *Réorg. Egl. Nantes*. p. 66,

« Pour moi je blâmerais un catholique qui se ferait protestant parce qu'il n'est pas permis à celui qui a le plus de chercher le moins — mais je ne saurais blâmer un protestant qui se ferait catholique parce qu'il est bien permis à celui qui a le moins de chercher le plus ». (1)

C'est logique et franc, mais c'est dangereux ! Il semble presque que ce soit une justification anticipée.

2. — La politique.

Nous ne pouvons clore cette étude de l'évolution de la pensée de Pierre de Joux, sans nous arrêter un instant à ses discours de *Te Deum*. Non point qu'ils nous apportent du nouveau sur ses idées dogmatiques, mais parce qu'ils complètent son portrait, en nous révélant ses idées politiques. Et j'obéis aussi, en ce faisant, à un besoin de vérité historique parce qu'on en a beaucoup voulu à de Joux d'avoir glorifié si haut « le potentat du jour ».

Il y a neuf discours, prononcés entre le mois d'Octobre 1805 et le mois d'Août 1807; et un, prononcé en 1813. (Lutzen.) — Pierre de Joux les a-t-il écrits pour le plaisir de rendre hommage à Napoléon comme on voudrait nous le faire croire (2) ? — Non ; nous avons vu que c'était là des discours officiels et obligatoires.

« Le 19 février 1806... il (Napoléon) institua deux fêtes, sur un simple rapport du Conseil d'Etat : l'une pour l'anniversaire de sa naissance, l'autre pour celui de son couronnement et de la bataille d'Austerlitz. « Il sera prononcé, disait le décret, dans les églises, dans les temples, et par un ministre du culte, un discours sur la gloire des armées françaises et sur l'étendue du devoir imposé à chaque citoyen de consacrer sa vie à son prince et à sa patrie. » (3)

(1) *Revue Protestante*, tome III, p. 68.

(2) *Revue Protestante*, tome II, p. 143. cf. la citation ch. III, p. 87.

(3) G. de Félice. *op. cit.* p. 611.

On pourrait quand même reprocher à Pierre de Joux d'avoir mis un peu trop de zèle à remplir ce devoir imposé.

« Le fait historique, dit de Félice, ... c'est que la plupart des protestants, pasteurs et fidèles, à tort ou à raison, accueillirent comme une précieuse faveur la loi du 18 Germinal. Ils furent moins sensibles au sacrifice d'une partie de leur indépendance qu'aux avantages qu'ils se promettaient du salaire de l'Etat; car ils trouvaient deux grandes choses : une reconnaissance légale incontestable et le gage officiel d'une égalité parfaite avec les catholiques-romains. » (1)

Ce fut par toute la France un grand soupir de soulagement et de véritables cris de joie; on allait enfin pouvoir vivre d'une existence légale! Rabaut-Dupuy, président du Corps législatif en 1802, dira :

« Vous qui vécûtes comme nous sous le joug de l'intolérance, résidu de tant de générations persécutées, voyez et comparez. Ce n'est plus dans les déserts, et au péril de votre vie que vous rendez au Créateur l'hommage qui lui est dû. Nos temples nous sont rendus, et tous les jours il s'en élève de nouveaux. Nos pasteurs sont reconnus fonctionnaires publics!... » (2)

Ne tient-il pas le même langage que Pierre de Joux, qui dans sa reconnaissance rendait hommage au « Libérateur » et intitulait le recueil de ses neuf *Te Deum* : *la Providence et Napoléon* ?

« C'est à Napoléon seul, s'écrie Pierre de Joux (sermon sur l'« Ouverture de la campagne ») que vous devez l'existence légale du culte de vos ayeux, ... c'est Napoléon qui a rendu aux Eglises réformées leur première splendeur, leurs Ministres, leurs Autels... Honneur et reconnaissance à Napoléon! » (3)

A toutes les pages des *Te Deum* c'est le même « motif » qui revient :

(1) G. de Félice, *op. cit.* p. 604.

(2) d'après de Félice, *op. cit.* p. 605.

(3) *Prov. et Nap.* ser. n° 1, p. 24.

« Si la France n'a point été entièrement submergée par les vagues furieuses de l'Athéisme et de l'anarchie, si nous vivons sous un gouvernement fort et paternel, . . . si la plus sage des constitutions nous assure la jouissance de nos droits civils et religieux, c'est à Napoléon que nous sommes redevables de tant de prérogatives, du repos, de l'espérance et de la sécurité. » (1)

Il est vrai que, repris tout au long de dix sermons, sous des formes presque identiques, ce thème finit par devenir fastidieux ! Mais on ne peut pas reprocher à Pierre de Joux d'avoir aimé Napoléon. Il l'aima d'abord pour raison politique : l'Empereur mettait un terme à cette période abhorrée d'agitation révolutionnaire. Il l'aima aussi par motif religieux : grâce à Napoléon, l'Eglise, tant protestante que catholique, renaissait de ses cendres. A une réorganisation politique, Napoléon joignait une réorganisation religieuse ; il réalisait tous les désirs de Pierre de Joux. Aussi rien de plus légitime que ces joyeuses acclamations !

Qu'on ne lui reproche pas non plus d'avoir « poussé trop loin la reconnaissance. » Elle était tellement sincère, qu'il ne pût la baillonner, même quand son intérêt le lui commandait.

Ces *Te Deum* nous conduisent jusqu'en 1813. En 1815, nous avons le « discours prononcé au service funèbre et solennel de Louis XVI. » Puis Pierre de Joux quitte Nantes. Pendant de longues années nous n'entendons plus parler de lui ; et en 1825, nous apprenons sa conversion au catholicisme.

Mais ses trop audacieuses paroles de 1813 sur « le moins » et « le plus » en sont déjà les signes avant-coureurs. Tandis qu'en 1803 il n'avait que de la sympathie pour le catholicisme ; il le considère désormais comme supérieur au

(1) *Prov. et Nap.* sermon n° 3, p. 7.

protestantisme. Il lui semblera, plus tard, que pour modifier son *credo*, il lui a fallu progresser dans la vie religieuse.

Déjà il abandonne «le moins»; il s'en écarte progressivement; bientôt il sera parvenu «au plus». Mais, longtemps, il hésitera, n'osant se l'avouer à lui-même.

CHAPITRE III

LA CONVERSION

I. — La date de la Conversion

1. — La lettre de 1819, et les souvenirs de Pierre de Joux.

Quelle fut la date exacte de la conversion ?

Ce n'est qu'en 1825 que Pierre de Joux abjura officiellement ; mais, si l'on en croit les *Lettres sur l'Italie*, il était déjà gagné au catholicisme lors de son voyage à Rome. La question se pose de savoir si c'est à Rome ou à Paris qu'eut lieu la conversion.

Voici ce que dit la *Revue Protestante* du mois d'Avril 1826 :

«... On sait... que ce fut en 1816 et 1817 que M. Dejoux fit son voyage en Italie pour converser avec quelques dignitaires de l'Eglise,... « assister aux solennités saintes et m'acquitter soit dans les temples, soit dans les chapelles, soit dans les couvens, des devoirs journaliers de prière, de culte et d'adoration, que la foi catholique prescrit à tous les chrétiens. » (Av. propos 42). (¹)

(¹) *Lettres sur l'Italie*.

En effet il nous dit (page 35) : « J'ai prié Dieu à Rome en 1817 dans la Chapelle irlandaise de St-Patrice. » — « Je regardais, dit-il encore, ce voyage comme le moyen le plus sûr pour m'éclairer moi-même sur la perfection du culte catholique et pour me mettre en état de composer un *ouvrage propre à ramener* mes coreligionnaires à l'unité de foi. » Les bases et les faits, réels ou controuvés du livre, ont été recueillis en Italie ; et au retour, l'auteur n'a eu qu'à « former un ensemble, qu'à classer analogiquement toutes ses observations » (p. 44). Il résulte de ces passages et des dates précitées : 1° que M. Dejoux a été en Italie pour se convertir à la foi romaine ; 2° qu'il s'y trouvait en 1816 et 1817 ; 3° qu'à cette époque de 1816 et 1817 sa conversion était effectuée. Or nous avons sous les yeux copie authentique d'une lettre de M. Dejoux, en date du 1^{er} Août 1819, à un vénérable pasteur du midi de la France au bas de laquelle est écrit : « Copie tirée mot à mot de l'original qui est en mes mains et que je produirai s'il est nécessaire. Bordeaux, le 3 Février 1819. » On lit dans cette lettre de 1819 écrite d'Edimbourg *après le voyage d'Italie, après la conversion*, cette phrase : « Mon sort est incertain, et il ne serait pas impossible que je me rendisse dans vos belles contrées, si je pouvais y espérer une église pour faible qu'elle fût. » Nous ne ferons aucune réflexion sur ces dates et cette demande ; les rapprochements et les conclusions se présenteront d'eux-mêmes à l'esprit de tout lecteur. » (1)

Le problème est posé aussi clairement que possible. Pierre de Joux a dit s'être converti en Italie, or en 1819 il demande encore à être pasteur en France. Quand a-t-il menti ? dans son ouvrage ou dans sa lettre de 1819 ?

Le raisonnement que tient la *Revue Protestante* est tout à fait logique ; c'est même un syllogisme : au lecteur à en tirer les conclusions, peu honorables, il faut le reconnaître, pour ce pauvre de Joux !

C'est vraiment très logique... peut être même un peu

(1) *Revue Protestante*, tome III, p. 192.

trop. Car quand il s'agit d'étudier des sentiments — et surtout des sentiments défigurés par des souvenirs — il faut parfois se garder de mettre en son étude toute sa logique. La droiture est en effet une belle qualité, mais quand on la cherche chez autrui — surtout dans le but de ne la point trouver — il faut se garder de confondre logique et droiture. L'une est d'ordre intellectuel et l'autre d'ordre moral ; ce qui suffit pour qu'elles n'aillent pas de pair !

Critiquer des mémoires au moyen de lettres contemporaines à ces mémoires, c'est de la bonne méthode historique. On peut ainsi juger de *l'exactitude* des mémoires. Mais on n'a pas le droit de critiquer de la même manière la *sincérité* de celui qui écrit ces mémoires. Beaucoup de vieilles gens nous racontent très sincèrement des événements qui n'eurent jamais lieu et auxquels, à les en croire, elles furent mêlées ! De plus, quand on rédige ses souvenirs, on juge de l'homme d'autrefois à travers l'homme d'aujourd'hui, et le de Joux de 1825 prêterait ses idées et ses sentiments au de Joux de 1816. Comme Henry Roujon l'a dit avec beaucoup de finesse :

« Le plus honnête homme du monde, s'il s'avise de rédiger ses souvenirs, fait à son âme un bout de toilette. » (1)

Et le travail de l'historien consiste justement à reconstituer d'après « l'âme qui a fait un bout de toilette » ce que fut l'âme toute nue. Pour avoir négligé cette mise au point la *Revue Protestante* a fait de Pierre de Joux un hypocrite ou un menteur.

Essayons de faire de l'histoire et non plus de la polémique.

Le fait incontestable, établi par la lettre d'Edimbourg, c'est qu'en 1819 Pierre de Joux n'était pas encore converti au catholicisme. Au point de vue moral, comme au point de vue matériel, « son sort est incertain ».

(1) *Le Temps*. Lundi 23 Mars 1914.

Il est dupe d'une illusion d'optique, quand, en 1825, il affirme que le motif de son voyage fut sa conversion et la composition d'un ouvrage « propre à ramener les protestants à l'unité de la foi ». — Une remarque en passant : la *Revue Protestante* n'a pas été logique jusqu'au bout. Si de Joux va à Rome pour se convertir, c'est qu'il pense qu'il fera bien de se convertir; n'est-ce pas alors un « converti d'avance » ? C'est donc bien avant d'aller à Rome qu'il était catholique ! On pourrait même dire que, pasteur à Nantes, il était déjà catholique. Et ce serait presque vrai. — Non, la *Revue Protestante* part sur une fausse piste. Comme il le dit lui-même Pierre de Joux est « incertain », et, tenant compte du « bout de toilette », je traduirais tout simplement : « Je regardais ce voyage comme le moyen le plus sûr pour m'éclairer sur le culte catholique et, *une fois converti*, j'ai rassemblé mes notes de voyage et mes souvenirs, pour composer un ouvrage propre à ramener mes coreligionnaires à l'unité de la foi ». — D'ailleurs si le critique de la *Revue Protestante* s'était donné la peine de lire ne serait-ce que les premières pages des *Lettres sur l'Italie*, il aurait trouvé ce passage qui confirme ma thèse :

« Etablir avec quelque précision l'origine de la Cité éternelle, m'assurer de la solidité de ses fondements; contempler dans le centre même d'où il émane le culte majestueux que vous professez (il s'adresse à un prêtre catholique); *soumettre à l'examen le plus impartial* ⁽¹⁾ la doctrine imposante des Bossuet, des Pascal, des Bourdaloue; essayer si les *préjugés que l'éducation m'inspira contre l'Eglise romaine disparaîtraient* ⁽¹⁾ devant les autels, près du foyer même d'où partent ses rayons... tel fut le motif principal qui me porta... à entreprendre un pèlerinage... vers la Cité sainte. » ⁽²⁾

(1) c'est moi qui souligne.

(2) *Italie*, tome I. lettre I. p. 9,

Ici il avoue franchement qu'il avait encore une certaine aversion pour l'Eglise romaine et que ce voyage lui semblait un bon moyen pour en juger avec impartialité. Donc le but de son voyage n'est pas la composition de cet ouvrage propre à « ramener les protestants à l'unité de la foi. »

Bien plus, la lettre d'Edimbourg me permet une hypothèse plus hardie. En 1816, après sa révocation, il ne pouvait plus demander d'Eglise en France. Mais il aurait préféré la plus petite paroisse à cette vie vagabonde ! Il a alors 64 ans ; et c'est un âge auquel on n'a plus l'ardeur itinérante de la jeunesse. Trois ans plus tard, quand il pensera que ses *Te Deum* sont tombés dans l'oubli, il réclamera timidement une petite place, pour y finir paisiblement sa vie. Jamais, depuis son départ de Nantes, il n'avait perdu l'espoir de trouver une nouvelle paroisse. Et je crois pouvoir en conclure que ce n'est ni pour son plaisir, ni même pour son édification personnelle, qu'il a entrepris ce voyage à Rome. Notre belle terre de France est bien assez catholique pour qu'il ne soit pas nécessaire d'aller jusqu'à Rome à la recherche du catholicisme. Que l'Italie soit le cœur même de l'Eglise catholique où il serait plus facile de juger de sa « perfection » ; c'est entendu. Et Pierre de Joux ne voulut sans doute pas manquer cette occasion unique de faire un voyage que ses pauvres ressources ne lui permettaient pas. Je veux bien le croire. — Mais tout cela ne prouve pas que le motif principal du voyage fût un motif d'ordre religieux. Je crois plutôt que ce fut un motif d'ordre pratique. Nous apprenons que « des engagements particuliers » empêchent de Joux de nous faire connaître son compagnon de voyage.

« J'ai promis... à mon élève ⁽¹⁾, qui est mon ami, de ne point le nommer. » ⁽²⁾

⁽¹⁾ c'est moi qui souligne.

⁽²⁾ *Italie*, av. propos XXXVIII, en note.

C'est donc comme précepteur d'un jeune anglais que de Joux alla en Italie. Privé de son traitement de pasteur, il n'avait trouvé que ce moyen là de ne pas mourir de faim.

La raison principale de ce voyage semble donc être tout simplement qu'il lui permettait de se tirer d'embarras.

C'est l'hypothèse la plus plausible ; surtout quand nous admettons que ce voyage en Italie ne le convertit pas au catholicisme.

Mais alors que fut ce voyage ? — Ce ne fut qu'une suite d'émerveillements enchanteurs si l'on en croit les *Lettres sur l'Italie*. Ce fut, en réalité, la lutte secrète d'une âme qui a trouvé dans le catholicisme sa vraie religion, mais qui se dérobe et qui hésite encore...

2. — Le voyage en Italie.

Comme nous l'avons dit plus haut ⁽¹⁾ il est très regrettable que nous n'ayons pas les *Soirées Napolitaines* — qui ne furent jamais éditées, du moins à notre connaissance — car cet ouvrage racontait fidèlement le voyage en Italie, et il nous eut certainement été d'un précieux secours. Essayons cependant, en rassemblant les souvenirs épars au cours des *Lettres*, de retracer les grandes lignes de ce voyage et de noter l'impression que fit à de Joux l'Italie catholique.

Ce fut surtout à Naples et à Rome que de Joux et son élève s'arrêtèrent. De Naples, il ne nous dit absolument rien, car il se réserve pour les *Soirées Napolitaines*. Rome s'imposa immédiatement à son admiration.

«... A plus de dix milles à la ronde on ne voit qu'un terroir nu, sans arbres, stérile ; on la (Rome) croirait séparée de l'univers. La culture moderne n'a point entrepris de rajeunir cette

(1) Ch. I. p. 39.

terre antique. Portant l'empreinte de la tempête qui l'a troublé, le Tibre limoneux (albula) descend des montagnes et roule ses flots décolorés sous le ciel le plus pur : depuis Ponte Felice jusqu'au champ de Mars, il ne baigne que des ruines, les débris d'ineffaçables grandeurs, des tombes solitaires et la poussière des morts. Ce n'est que des hauteurs de Baccano qu'on découvre la ville incomparable : symbole glorieux de la rédemption, la croix de St-Pierre s'élève dans les nues ; deux monts escarpés semblent s'entr'ouvrir pour la faire apercevoir et soudain Rome apparaît au milieu du vide... et le poète, l'artiste, l'homme sensible et vraiment religieux, seront frappés du grandiose, de la dignité, du sublime de ces plaines désolées qui entourent la reine des cités, emblème de sa gloire évanouie, du renoncement aux vanités ; insignes expressifs d'une puissance plus humble et uniquement spirituelle. » (1)

La cathédrale de St-Pierre lui arrache des cris d'admiration, comme seule en pouvait pousser cette époque grandiloquente :

« Je dirai seulement : venez et voyez, toute peinture est muette, infidèle, inanimée auprès de choses qu'on ne saurait décrire. » (2)

— « Représentez-vous une vision de splendeur ; à peine avez-vous franchi le seuil du sanctuaire que vous serez éblouis de l'éclat des marbres les plus précieux : le jaspe, le porphyre, etc... (3) Mais ni l'immense nef, ni l'imposante basilique souterraine... ne peuvent égaler en sublimité l'inimitable dôme, le plus beau qui soit dans l'univers, l'ornement de Rome et la merveille du monde. » (4)

D'ailleurs ce qu'il admire, ce n'est pas seulement l'art catholique ; c'est tout Rome, aussi bien la Rome antique que la Rome moderne.

« L'architecture du Panthéon appartient au temps de la Répu-

(1) *Italie*. tome II. p. 83. lettre XXX.

(2) *id.* tome II. lettre XXXIII. p. 116.

(3) *id.* p. 117.

(4) *id.* p. 118.

blique; c'est le plus parfait modèle de construction que les anciens, jaloux de leur supériorité dans les Arts, aient pu désirer de laisser à la postérité. Son dôme est un demi-cercle parfait; l'intérieur est de marbre blanc, il est pavé de porphyre; au dehors, le giallo antico, l'albâtre et le granit rouge, se nuancent admirablement.... » (1)

Mais de Joux ne voulut pas, comme un simple touriste, contempler seulement la Rome architecturale; il voulut aussi voir ce qui fait la grandeur et la force spirituelles de la « Ville Eternelle » : le pape. Frappé du contraste entre la simplicité de l'homme et la majesté de tout ce qui l'entoure, il garda de cette visite un vivant souvenir.

« Entrez dans ses vastes et magnifiques palais...; traversez ses appartements où brille plus de magnificence peut-être que chez les plus grands monarques de l'Univers.... — Vous cherchez un potentat superbe, et vous redoutez sa présentation.. La porte s'ouvre et votre cœur se rassure; vous découvrez un vieillard courbé sous le poids de ses travaux et de sa dignité, affaibli par les macérations et par l'abstinence, assis dans un fauteuil, ayant une table devant lui, dans une chambre meublée simplement comme celle d'un religieux;... il s'entretiendra avec vous comme un père tendre avec le fils qu'il aime, et ne vous laissera point aller qu'il ne vous ait béni.... — Voilà l'homme, l'homme de l'Evangile, et la ressemblance terrestre du divin chef que nous devons imiter. » (2)

Ce furent encore d'autres impressions, moins extérieures celles-là, qu'il rapporta d'Italie : il vécut là-bas, dans les églises catholiques, des heures inoubliables qu'il se contente d'ailleurs d'évoquer en passant, par un sentiment de pudeur religieuse, très explicable. — Il aurait même, à l'en croire, mené pendant deux ans la vie d'un véritable catholique; mais cela doit être encore un de ces souvenirs quel-

(1) *id.* lettre XXXI p. 101.

(2) *Italie*, tome I. lettre XVII. p. 223.

que peu transfigurés. Nous le voyons pourtant, plus d'une fois, se joindre à la foule pour assister aux offices.

« Les moments les plus heureux de ma vie et que je me rappelle toujours avec le plus de satisfaction, ce sont ceux où solitaire, éprouvant un vide intérieur, lassé de moi-même et de la vanité des choses de la vie, je me réfugiais dans un de ces asiles pieux vers lequel la cloche des vêpres... dirigeait mes pas. Là, je perdais le souvenir de mes peines, je me réconciliais avec la vie et avec moi-même; j'oubliais les injustices que l'on m'avait faites; je souffrais patiemment ce que Dieu permet; je déplorais mes erreurs et celles de mes semblables; je n'avais plus d'ennemis; je sentais que Dieu m'avait pardonné à moi-même; il m'était doux de pardonner.... Mais comment s'opéra cette révolution soudaine de mes pensées? ... Tout à coup mon deuil est changé en joie, une lumière pure a dissipé l'épaisseur de mes ténèbres et mes ennuis sont passés! C'est la vue de la croix resplendissante qui a opéré en moi ce prodige... » (1)

Mais Pierre de Joux lui-même ne considère pas ces impressions bénies comme l'heure de la conversion. Et il ne dit pas qu'il n'en ait pas éprouvé de pareilles auparavant. Ce que nous avons vu de la piété de Pierre de Joux nous prouverait plutôt le contraire. — Non, ce furent certainement des heures lumineuses dans sa vie, mais il dut lui-même se demander la part du catholicisme dans ces bien-faisantes expériences. Longtemps encore, il hésita. Il voulut continuer à réfléchir; voir si la « lecture de livres contraires » à ses idées nouvelles, si le « laps de temps » effaceraient ces « heureuses impressions ». (2) Car somme toute qu'avait-il trouvé de nouveau en Italie? La question n'était pas pour lui de savoir si le catholicisme était la vérité; mais si « la vérité » qu'il avait trouvée depuis longtemps s'appelait de

(1) *Italie*. I. lettre VII. p. 85.

(2) *Id.* tome II, lettre XXVII p. 37.

son vrai nom catholicisme. Pendant sept ans encore, il réfléchit. Et quand enfin il s'avoua à lui-même qu'il était catholique, il découvrit avec un peu d'étonnement que cela durait « depuis bien des années! »

Il est donc impossible de fixer la date de sa conversion. Il a commencé à devenir catholique dès ses années d'études en Angleterre, dès l'année 1773. Il ne l'est devenu en fait que quinze jours avant sa mort, quand il se convertit officiellement. Il fut catholique toute sa vie, sans le savoir; et c'est ce qui explique pourquoi il se convertit si tard: il ne voyait pas en quoi sa conversion modifierait sa vie religieuse.

Il semble que la brochure publiée par le baron de Haller, en 1821, et qu'il cite dans son ouvrage, (1) ait été pour lui la mise au point de notions quelque peu incohérentes; elle l'aida à voir clair en lui-même. Ce fut donc probablement entre 1821 et 1825 que de Joux prit conscience de son catholicisme. Mais la vraie date de sa conversion n'est autre que celle de son abjuration: le 11 Octobre 1825.

II. — Les motifs de la conversion

Pour étudier la conversion elle-même, nous avons un faisceau de documents de premier ordre dans les *Lettres sur l'Italie* éditées en 1825, aussitôt après la mort de Pierre de Joux.

Il est vraiment heureux que de Joux ait donné le titre de *Lettres* à cette série d'articles, qui se suivent sans lien logique. Il n'y a d'ailleurs pas de plan: du moins pas de plan visible.

Ce sont 42 lettres, groupées en deux volumes; (24 dans le premier, 18 dans le second,) qui représentent la correspondance de trois personnages fictifs: *M. de la Chapelle* (c'est

(1) *Italie*, av.-propos, p. XXVIII.

Pierre de Joux; et il est fier de pouvoir nous dire qu'autrefois sa famille s'appelait de Joux de la Chapelle-Rambaud); — *lord Edouard Clinton, comte de Moreland*, étudiant à Oxford (le mystérieux inconnu, que de Joux accompagna en Italie); — et *dom Eusèbe Adhémar*, prieur de Notre-Dame de S^{te}-Hermance (qui représente, pour les besoins de la cause, le prêtre catholique.) — D'ailleurs lord Clinton n'écrit pas; et tout son rôle se borne à se faire convertir par les lettres de M. de la Chapelle et du prieur. M. de la Chapelle est le touriste qui regarde et admire... surtout le catholicisme; tandis que toute la partie apologétique est confiée à dom Adhémar; ce sont d'ailleurs les trois quarts de l'ouvrage.

Après une lettre de M. de la Chapelle, dom Adhémar prend la plume. Sa première lettre (II) n'est qu'un exorde sur l'histoire de l'Italie ancienne. Les deux lettres suivantes abordent le sujet central du livre: *l'Eglise, seule véritable autorité en matière de foi*. Après avoir appelé à son aide des auteurs anglicans, il montre l'utilité de l'autorité dans le domaine religieux (III). Il relève l'absurdité du «perfectisme» qui demande à la religion de se modifier sans cesse. Or, il n'est pas besoin de chercher autre chose que la vérité, dont le caractère principal est d'être immuable. Cette vérité nous est offerte par l'Eglise catholique, qui seule peut faire autorité; tandis que la Bible, œuvre de l'Eglise, n'est qu'une autre autorité de seconde main (IV).

Dans les 3 lettres suivantes, l'auteur nous transporte à la messe; nous apprenons l'utilité du latin (V), qui par sa ressemblance avec l'italien est la langue la plus mélodieuse; ensuite viennent deux traités sur l'art: la peinture (VI) et la musique (VII).

Des questions artistiques nous sautons brusquement aux questions dogmatiques et la lettre VIII nous dit que *l'esprit*

d'indépendance n'est qu'une autre forme de la haine de Dieu.

Puis, toujours sans transition, nous passons aux ordres monastiques ; c'est le sujet de huit lettres (IX à XVI) dont cinq sont une interminable citation.

Toute la fin du livre nous parle de Rome et de la papauté. La ville aux sept collines de l'Apocalypse, ce n'est pas Rome, c'est Constantinople (XVII). La lettre suivante (XVIII) nous apprend que la papauté a produit la civilisation moderne (? ?). — Pierre à Rome, la succession apostolique, l'Eglise infaillible, nous conduisent chaotiquement jusqu'à la fin du premier tome.

On peut, à la rigueur, trouver trois divisions, de 8 lettres chacune :

1° Le culte, II à VIII.

2° Les ordres monastiques, IX à XVI.

3° La papauté, XVII à XXIV.

Le tome II est encore plus embrouillé, et présente encore moins d'intérêt.

Au début c'est dom Adhémar qui continue la correspondance. Il reprend le thème favori (XXV) de *l'autorité nécessaire à la foi* et de l'église qui, grâce à son *infaillibilité*, remplit ce rôle indispensable. Et la lettre XXVI évoque la réunion de tous les peuples chrétiens dans l'unité de la foi.

Les deux lettres suivantes sont signées de la Chapelle. Elles parlent de tolérance et de charité fraternelle. — Un petit intermède rempli par Adhémar (XXIX) ; sujet : la monarchie pontificale. — Puis de la Chapelle reprend.

Six lettres nous parlent de la Rome architecturale et cela repose un peu des questions de controverse.

Enfin dom Adhémar vient liquider les questions secondaires qu'il n'a pas encore pu traiter. Ce sont d'abord trois

lettres d'exégèse (XXXVI à XXXVIII). Comme il s'agit de l'Apocalypse, je vous laisse à penser à quel point cela est divertissant. Les trois lettres suivantes traitent du purgatoire, de la Vierge, des Saints, de la pénitence et de la confession. Et de la Chapelle termine le volume par une lettre sur des questions personnelles.

Si l'on y tient on peut encore trouver un plan.

1° *Questions religieuses* : l'autorité indispensable à la foi, et la largeur religieuse (XXV à XXVIII) ; — enfin le pape (XXIX).

2° *Questions artistiques* : Rome (XXX à XXXV).

3° *Questions d'exégèse* : XXXVI à XXXVIII.

4° *Questions de rites* : XXXIX à XLI.

Conclusion de l'ouvrage : XLII.

De véritable plan, il n'y en a pas d'autre que les changements de nom des rédacteurs.

La lecture de ces lettres surprend au premier abord. Ce ne sont que discussions intellectuelles, démonstrations de la vérité du catholicisme. Les seuls souvenirs d'expériences religieuses sont ceux que j'ai cités plus haut. Or, Pierre de Joux lui-même ne leur donne pas une importance décisive, car ses véritables préoccupations sont d'un autre ordre : ce sont des préoccupations intellectuelles, et les mêmes que lors de la publication de sa *Prédication du Christianisme*. Il énonce toujours les mêmes théories ; mais elles sont arrivées à leur conclusion logique, sans heurt et sans secousse. Sa conversion ne fut pas une « révolution », mais seulement une « évolution. »

1. — Les raisons intellectuelles qui firent de Pierre de Joux un catholique.

Si dans les *Lettres* nous opérons un classement méthodique nous voyons que les idées de Pierre de Joux, catholi-

que-romain, sont sur les questions politiques, dogmatiques et ecclésiastiques la mise au point des idées de Pierre de Joux, pasteur orthodoxe.

a) — Les idées politiques de Pierre de Joux en 1825.

Son conservatisme politique n'a fait que s'épanouir. Il voit toujours dans l'esprit d'indépendance la véritable cause de la Révolution.

« Assez d'événements ont instruit le procès... Disons-le, il était réservé à la *grande révolte*, prédite par St-Paul aux Thessaloniciens, de démasquer toutes les ambitions ; il lui était donné d'apprendre au monde... que la cause unique de toutes les calamités et de tous les crimes, c'est la *haine de Dieu*, c'est *l'esprit d'indépendance*, qui, dans son fol orgueil, ne veut reconnaître aucune autorité, se soumettre à aucune autre loi qu'à celle qu'il lui plaira d'établir. » ⁽¹⁾

Mais voici ce qu'il a enfin découvert : cet esprit d'indépendance s'appelle de son vrai nom *l'esprit protestant* !

« J'ai reconnu que la révolution religieuse du XVI^e siècle est la cause principale du bouleversement politique qui a éclaté en 1789 ; je me suis convaincu en un mot que l'esprit du protestantisme, essentiellement ami de nouveautés, de l'indépendance et de la liberté des opinions en matière de foi et de gouvernement a produit la révolution française, le plus vaste système de destruction de l'ordre social qui ait été offert au monde épouvanté, et dont un concours inouï de conjectures, sur lequel est empreint le doigt de Dieu, a pu seul nous délivrer. » ⁽²⁾

Ce n'est pas tout. Si protestantisme est synonyme de révolution et d'anarchie, catholicisme signifie ordre et unité. Et comme toute sa vie il a vu et rêvé « grand, » ⁽³⁾

⁽¹⁾ *Italie*. I. lettre VIII p. 109.

⁽²⁾ *Italie*, avant-propos p. XXV. C'est le passage qui selon M. Durand-Gasselin figure dans la *Prédication du Christianisme*.

⁽³⁾ Il voyait par exemple un auditoire de 1000 personnes dans un temple qui peut tout au plus en contenir 600.

il entrevoit maintenant une espèce de tribunal d'arbitrage international. Ce tribunal serait à Rome ; le pape en serait le juge suprême et exercerait ainsi sur le monde son *magistère* spirituel.

« Il préviendrait les guerres entre les Etats », en « enchaînant toutes les nations par les liens célestes de la charité ». (1)

L'Eglise et l'Etat, qui ont le même but, se doivent donc un « appui mutuel ». Et l'Eglise travaille, au point de vue politique, à « s'opposer à l'anarchie, à la subversion de l'ordre établi, parce qu'il n'est aucune domination légitime qui ne soit émanée de Dieu ; que c'est *par lui que les rois règnent et que les magistrats exercent la justice.* » (1)

Pour de Joux seule l'Eglise catholique détient une autorité authentique ; donc elle est le roc sur lequel repose tout édifice religieux ou social. Cet autoritarisme politique, incompatible avec les principes protestants, s'adapta sans aucune peine aux théories catholiques. De Joux avait d'avance une mentalité romaine.

Et ceci est encore plus frappant lorsque nous étudions ses idées dogmatiques.

b) — Les idées dogmatiques de Pierre de Joux en 1825.

Il est curieux de rappeler maintenant les affirmations de la *Prédication du Christianisme* à propos de l'autorité en matière de foi. « Nous devons croire sans hésitation et sans discussion », voilà la formule de son orthodoxie protestante.

Mais n'avait-il pas maintes fois constaté que le protes-

(1) *Italie*, tome II, lettre XXIX, p. 12.

(1) *id*, tome I, lettre VIII, p. 98. Ce n'était pas, pour de Joux, une idée nouvelle : l'union de l'Eglise et de l'Etat est déjà un principe anglicanⁿ symbolisé, aux yeux de Ch. Bastide, par le voisinage de l'abbaye de Westminster avec le palais du Parlement. (cf. sa brochure sur l'*Anglicanisme*, introduction, p. 3 et 7.)

tantisme n'adoptait plus ce point de vue ? Bien des protestants, et — ce qui est plus grave — bien des pasteurs se « permettaient de trier » et usaient de libre examen ! Pierre de Joux réclamait une autorité infaillible et absolue en matière de foi, et il trouvait cette autorité dans la Bible. Mais il n'avait qu'à ouvrir les yeux pour voir que là n'était pas la méthode du protestantisme au commencement du XIX^e siècle !

Tandis qu'en face se dressait une autre confession qui offrait cette autorité extérieure infaillible : c'était le catholicisme. D'ailleurs le catholicisme ne ruine pas l'autorité de la Bible ; au contraire il l'établit — et même sur une base plus solide et plus large. La Bible n'est qu'une petite autorité, un « moment » historique d'une autre autorité, plus grande et plus sûre, garantie par sa durée et par son origine : cette autorité c'est l'Eglise ; l'Eglise qui puise sa force en Jésus-Christ qui l'a fondée ; tandis que la Bible n'est que l'œuvre des disciples. Nous autres protestants, nous méprisons la tradition ; mais qu'est-ce que la Bible sinon la tradition figée, à une époque donnée ?

« Il ne faut pas confondre la religion chrétienne et la Bible, comme s'il n'y avait pas eu de chrétiens avant l'existence de celle-ci : ce n'est qu'au IV^e siècle qu'on a pu songer à un Nouveau Testament complet ; mais avant cette époque on a vu le christianisme... se répandre dans toutes les provinces de l'Empire. » (1)

Soyez logiques, semble nous dire Pierre de Joux ; s'il y a une autorité absolue en matière de foi, ce n'est pas la Bible, mais l'Eglise qui nous a donné cette Bible. Et, comme s'il voulait faire le procès de son ancien illogisme, il rappelle avec ironie celui de Luther.

« Luther soutint avec la confiance d'un martyr que chacun relativement aux dogmes avait le droit de ne s'en rapporter qu'à

(1) *id.* tome I, lettre IV, p. 42

sa propre raison (s'il disait : « conscience », ce serait peut-être plus exact),... mais il n'eut pas plutôt détaché ses crédules sectateurs de la domination pontificale qu'il les contraignit d'adopter ses opinions et leur forgea des chaînes bien plus pesantes. » ⁽¹⁾

La critique est très juste ; mais que prouve-t-elle ? Que le besoin d'autorité extérieure n'est, dans le protestantisme, qu'un reste de catholicisme ! Et cette autoritarisme protestant est encore plus insupportable parce qu'il n'a même plus le mérite d'être logique.

Ainsi, loin de modifier sa notion d'autorité, il n'a fait qu'aller jusqu'au bout de ses principes. Et ces principes sont naturellement les mêmes :

« Le caractère de la vérité c'est la certitude absolue, c'est l'immutabilité. » ⁽²⁾

Même langage qu'en 1803 ; seule la conclusion diffère quelque peu.

Au lieu de se livrer « au scepticisme, au doute et à l'irreligion » — il dirait aujourd'hui « au subjectivisme » — il vaut mieux s'en reposer sur l'Eglise, qui étant infaillible, a une autorité certaine.

« Heureuse nécessité, boulevard des croyances salutaires, centre consolateur, guide sûr, fidèle, éclairé, sans lequel l'esprit incertain de l'homme flotterait çà et là à tout vent de doctrine, et ferait naufrage quant à la foi ! Oui, ô dogme rassurant de l'*infaillibilité de l'Eglise*, si tu n'existais pas de tout temps, il faudrait te créer ! » ⁽³⁾

C'est peut être ce qui est arrivé.

Sur un détail pourtant, Pierre de Joux n'a pas vu juste, et il est très excusable, car plus d'un catholique, jusqu'au concile du Vatican, en fera autant : il n'a pas compris que l'Eglise infaillible reposait sur le pape infaillible.

⁽¹⁾ *id.* tome I, lettre III, p. 31.

⁽²⁾ *id.* tome II, lettre XXV p. 3.

⁽³⁾ *id.* tome II, lettre XXV. p. 17.

« On vous assure que nous enseignons que le pape seul est infallible. Qui vous a dit cela ?... ceux qui ne connaissent point la doctrine chrétienne ou qui voudraient perfidement la ridiculiser (*sic*). C'est l'Eglise universelle présidée par son chef, c'est l'assemblée auguste des évêques qui forme ce tribunal infallible, dont le souverain pontife est le chef. » ⁽¹⁾

Il rêve d'une église qui serait l'église catholique gallicane et non romaine ; et il prend ses rêves pour la réalité. On retrouve malgré tout le protestant catholicisé. Mais à part cette erreur de détail, l'évolution de la pensée de Pierre de Joux fut parfaitement logique.

G. de Félice a dit, en parlant justement des projets de « Réunion » de cette époque :

« Entre l'autorité absolue en matière de dogmes, à laquelle Rome ne veut pas renoncer et le droit d'examen, dont la Réforme ne veut pas davantage faire le sacrifice, où est le point de jonction ? Les plus ingénieuses combinaisons ne peuvent pas suppléer au défaut d'un terrain commun. » ⁽²⁾

De Joux n'avait jamais songé qu'il ne pût pas y avoir de « terrain commun. » Son protestantisme tendait la main au catholicisme ; mais c'est aussi que ce protestantisme basé sur une « autorité absolue en matière de dogmes » était déjà catholique. En se convertissant il ne faisait que « rentrer dans le giron de l'Eglise » selon la formule consacrée. Et l'on s'étonne que certains protestants, persuadés, comme de Joux, de la nécessité d'une autorité extérieure absolue, n'aient pas le courage de suivre son exemple ; à moins qu'il ne leur manque la clairvoyance de Pierre de Joux.

Par ses idées dogmatiques de Joux avait donc été catholique avant la lettre. Nous faisons la même constatation si nous étudions ce qu'il pense de l'Eglise.

⁽¹⁾ *id.* tome II, lettre XXV. p. 17.

⁽²⁾ De Félice. *op. cit.* p. 615.

c) — Les idées ecclésiastiques de Pierre de Joux en 1825.

Au point de vue ecclésiastique comme au point de vue dogmatique, il ne fait que tirer les conclusions logiques de ses affirmations antérieures.

En 1803, sa grande préoccupation est la « Réunion » de de tous les chrétiens ; le terrain d'entente qu'il propose est un *credo* que tout catholique peut accepter, — mais non pas tout protestant : et c'est à cela sans doute que de Joux a compris qu'il était catholique.

Il rêvait d'une Eglise universelle où tous penseraient la même chose et croiraient — sans discussion — les « dogmes fondamentaux ». Un beau jour il découvrit que l'Eglise de ses rêves existait : elle s'appelait l'Eglise catholique.

Du jour où cette conviction commença à naître dans son esprit, commencèrent aussi toutes ses incertitudes. Il repoussa cette idée comme une tentation. Il se débattit contre elle.

Puis peu à peu l'idée s'imposa avec plus de force. Même sans approfondir cette troublante question, laquelle des deux Eglises — protestante ou catholique — se rapprochait le plus de son rêve d'unité ? Pouvait-on seulement dire qu'il y eût une Eglise protestante ?

« Où est votre Eglise ? pourrait-on la voir ? Ils ont imaginé de répondre : Elle est invisible ; elle se compose des individus de tous les siècles et de tous les lieux, qui ont cru, qui croient et croiront en Jésus-Christ. » (1)

Ce n'était pas là ce qu'il cherchait : il voulait le Royaume de Dieu *sur la terre* ; l'Eglise universelle, visible et concrète.

Mais ce Royaume pourrait peut-être se réaliser par l'amour.

(1) *Italie*, tome I, lettre XXI, p. 291.

Les Eglises protestantes ont-elles l'amour comme lien ? — Il fut bien obligé de s'avouer à lui-même qu'elles n'avaient même pas cette unité morale.

« Il n'y a plus entre elles de concorde et de paix : la désunion est leur devise : chaque pays, chaque siècle, que dis-je, chaque année, les voit se diviser, se subdiviser encore jusqu'à ce qu'elles ne forment plus au dehors aucune communion, ou qu'elles soient imperceptibles. » (1)

Son cœur de protestant dût en souffrir profondément. Longtemps encore il chercha, . . . il chercha avec angoisse si l'Eglise de Jésus-Christ n'était vraiment pas réalisable sur la terre ! Puis las de ces vaines recherches, il se réfugia dans l'Eglise qui s'approchait le plus de son idéal : il se fit catholique.

Mais jamais il n'abandonna son beau rêve, qu'il aurait pourtant dû comprendre irréalisable !

« Ne vous élevez-vous point à la pensée du retour possible à un ordre de choses où tous les peuples chrétiens seraient unis par une même foi, par les mêmes dogmes, par le même culte ? . . . Cet âge d'or . . . ne sera-t-il plus désormais que le rêve des hommes de bien ? sera-t-il impossible qu'il se réalisât de nouveau sur la terre ? J'ose décider, le livre de la révélation en main, qu'il se réalisera. Quand sera-ce ? . . . Je ne sais. Je me prosterne avec humilité devant l'arbitre suprême de nos destinées et j'attends avec patience, avec un ferme espoir, que le règne de Dieu arrive et qu'il console l'univers. » (2)

Et cette unité se fera quand on se contentera de la foi simple ; sans chercher à « ergoter » ; sans vouloir « expliquer le comment des mystères inaccessibles à l'intelligence humaine. » Jusque là, nous ne pouvons que le suivre et l'approuver. Mais le moyen qu'il propose pour atteindre ce

(1) *Id.* tome I, lettre XXIV, p. 323.

(2) *id.* tome II, lettre XXVI, p. 24 et 25.

but est quelque peu simpliste : que tout le monde accepte l'autorité de l'Eglise, et toute difficulté s'aplanira !

Ne jugeons pas trop vite cependant. Pour de Joux autorité est synonyme de foi. Sa pensée profonde est : « Quand tous les chrétiens auront la foi, le Royaume de Dieu sera venu » ; — et peut-être a-t-il raison. C'est bien là le fond de sa pensée car il prêche la concorde et la paix, comme moyens d'union. Il nous invite à penser à « la sage recommandation » de Joseph à ses frères lorsqu'ils rentrèrent en Palestine :

« Ne vous mettez point en colère ; ne vous disputez point pendant le chemin. » Tous également étrangers ici-bas, voyageurs vers le Canaan céleste, pourquoi nous disputerions-nous en chemin vers le séjour de l'éternelle paix ? » (1)

Cette Eglise universelle qu'il avait tant souhaitée, il l'avait enfin trouvée. Il ne s'agit pas de nous lamenter sur cette conversion qui n'a été qu'une évolution logique et presque nécessaire. On peut s'étonner qu'elle ait été si longue ; mais on ferait preuve d'un cruel égoïsme protestant si l'on en voulait à Pierre de Joux d'avoir — quelques jours avant sa mort — découvert la solution d'un problème que, toute sa vie, il avait cherchée.

Jusqu'à présent nous n'avons fait que constater le développement de ses idées antérieures, au triple point de vue politique, dogmatique et ecclésiastique. Et la conclusion à laquelle nous arrivons c'est que ce développement a été parfaitement normal : à ces trois points de vue de Joux *était depuis longtemps catholique ; il n'avait qu'à s'en rendre compte pour le devenir en fait*. L'évolution de sa pensée *devait* donc le conduire au catholicisme.

Mais, à ces principes, qui furent en quelque sorte l'ossature de sa nouvelle foi, viennent se surajouter quelques

(1) *Italie*, II, lettre XXVII, p. 39.

idées secondaires. Il disait lui-même dans sa lettre du 20 Janvier 1806 à Rabaut le Jeune :

« Ils ont ajouté les traditions comme les Pharisiens, le culte de la Vierge, leur prétendue infailibilité du pape, la transmutation des espèces et l'adoration de l'hostie, la confession auriculaire, les Saints, en un mot les préceptes de leur Eglise, avec les cinq nouveaux Sacrements. » ⁽¹⁾

Reprenons cette énumération et nous constaterons le rôle à peu près nul de chacune de ces « traditions » dans la conversion de Pierre de Joux.

2. — Les « traditions ».

Une fois ces deux principes posés : l'*autorité* absolue en matière de foi et la nécessité d'une *Eglise universelle*, garant de cette autorité, il avait en somme peu de chose à « ajouter » pour devenir un véritable catholique. Du moment qu'il accepte l'autorité, il accepte du même coup tout ce qu'impose cette autorité.

D'abord le *culte de la Vierge*. Comme le remarque très justement Pierre de Joux, on n'adore pas la Vierge, et nous n'avons pas le droit de dire qu'en principe le catholicisme soit idolâtre. Qu'il le devienne en pratique par le paganisme inconscient de ses adeptes, c'est fort possible, mais « on ne saurait sans un manque absolu de candeur et d'équité, taxer les catholiques romains d'idolâtrie, comme l'ont fait quelques protestants. » ⁽²⁾ On ne rend pas un « culte » à la Vierge.

« Si l'honneur que l'Eglise catholique rend à la bien-heureuse Mère du Sauveur du monde, aux martyrs et aux saints, peut être appelé religieux, c'est qu'il se rapporte nécessairement à l'auteur adorable de leur béatitude et de celle que nous espérons. » ⁽³⁾

⁽¹⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 66.

⁽²⁾ *Italie*, tome I, lettre VI, p. 66.

⁽³⁾ *id.* tome II, lettre XL, p. 244.

Quant à l'*infaillibilité du pape* nous avons vu ⁽¹⁾ que, pour de Joux, l'affirmer c'est vouloir « ridiculiser » l'Eglise. Il croit simplement à la *primauté de Pierre* :

« Les papes dès la fondation du christianisme, furent les *premiers pasteurs*, parce qu'ils succédèrent à St-Pierre, à qui Jésus-Christ avait donné la primauté, en lui conférant cette charge : *pasce oves meas*. » ⁽²⁾

C'est à peine s'il songe à prouver la succession apostolique, — cette antienne de la polémique catholique — parce que, tout protestant qu'il était, il y croyait déjà avec sa mentalité d'anglican.

Pour la question de l'*hostie*, Pierre de Joux me semble resté quelque peu protestant et insister beaucoup plus sur le rôle spirituel du sacrifice que sur sa réalité matérielle. C'est peut-être du catholicisme quand même.

« Ce Dieu de miséricorde,... a voulu devenir lui-même notre aliment journalier, être salué de nos lèvres, et logé dans notre sein pour nous rendre la vie spirituelle que nous avons perdue ; pour nous créer de nouveau par la substance divine de sa chair et de son sang, pour demeurer à jamais en nous, comme la vie même de notre âme. » ⁽³⁾

L'on m'accordera facilement que la *confession* n'est pas un dogme catholique et qu'elle n'est pas par définition anti-évangélique. Il est des heures où nous avons, même les plus forts, besoin d'aide et de direction ; et quelle sécurité morale de savoir notre confident digne de toute notre confiance !

Qu'il y ait eu des abus ; que l'absolution soit trop facilement accessible à tout venant ; qu'elle soit un encouragement à

⁽¹⁾ cf. même ch. p. 92.

⁽²⁾ *Italie*, tome II, lettre XXXV, p. 137.

⁽³⁾ *id.* lettre XXXVIII, p. 212.

ne rien décider par soi-même, ne prouve nullement que le principe de la confession soit condamnable.

« Voyez cette âme inquiète ou déchirée par le repentir ou agitée par les passions qui lui font la guerre ou près de succomber aux plus séduisantes tentations, ou battue enfin par les orages du doute, de l'infidélité ou des fausses croyances ; elle trouve dans le tribunal de la pénitence, toujours ouvert à ses vœux un asile inviolable, un refuge assuré... Il y a tant de consolation à exposer ses peines secrètes ;... ces fautes humiliantes, il est si heureux de pouvoir les confesser à quelque homme supérieur, à un prêtre respectable, vraiment religieux, à la fois indulgent et sévère, prudent et discret dont la conscience tranquille nous fortifie, nous fait participer au calme dont il jouit. » (¹)

Pierre de Joux ne se doute pas qu'il donne au prêtre des qualités personnelles que celui-ci ne possède pas toujours ; il pose ainsi des conditions que doit remplir le confesseur pour être digne de son emploi. En cela, il reste encore protestant car il attache moins d'importance au sacerdoce qu'à la valeur morale de celui qui le remplit.

Qu'il s'agisse enfin de la *communion des Saints*, il me semble qu'il interprète cet article du Symbole des apôtres, d'une manière toute protestante.

« Nos prières atteignent en un instant les rives éternelles, où elles répandent d'indicibles consolations dans le cœur de ceux que nous avons seulement perdus de vue, quand ils sont allés habiter des climats fortunés où la mort ne règne plus, où ils nous attendent, où l'esprit d'amour leur fait parvenir ces témoignages de notre tendresse. C'est ainsi que nous pouvons réaliser pleinement cet article de foi du Symbole apostolique : « Je crois à la communion des Saints. » (²)

Ici il prend « les Saints » dans le sens biblique : les fidèles,

(¹) *id.* lettre XLI, p. 300.

(²) *id.* lettre XL, p. 260.

les membres de l'Eglise. Ce ne sont plus les Saints du catholicisme.

J'ajouterai encore un dogme à la liste des *traditions* que de Joux donne dans sa lettre du 20 Janvier 1806. (1)

C'est celui du *purgatoire*. A part le mot, qui sent son catholicisme, et fait de suite penser aux indulgences et au rôle primordial de l'argent dans le pardon des péchés; à part ce mot, le principe même du purgatoire n'a rien de contraire à l'Evangile; il est en outre plus satisfaisant au point de vue moral. Jésus n'enseigne rien de précis sur l'au-delà. Peut-être ferions-nous bien d'imiter son sage exemple. En tout cas, la question que pose de Joux me paraît très justifiée.

« Je mets en fait qu'il est mort, qu'il meurt chaque jour, une infinité de personnes pénétrées des sentiments d'une profonde contrition, mais qui n'ont pu encore se défaire de mauvaises habitudes, contractées depuis longtemps et qui sont devenues une seconde nature... que deviennent-elles?... vous ne pouvez dire qu'elles sont damnées,... car ce serait nier la fidélité du Dieu des miséricordes... Ces âmes-là sont sauvées à leur décès?... Permettez-moi... de vous faire une seconde question : Ces âmes que nous supposons décédées dans un état de pénitence sincère, mais ayant encore des imperfections, des souillures, des faiblesses,... jouiront-elles immédiatement de la présence divine, sans qu'il se fasse en elles un changement moral, sans que leur cœur soit purifié? » (2)

Toutes ces « traditions » n'ont pas été les motifs de la conversion. Ce n'est pas sur une question de purgatoire ou d'hostie, que de Joux s'est converti. Une fois catholique, il a accepté le tout, en bloc; son catholicisme ne lui est pas venu « en détail. » Non, ce qui l'a décidé, c'est une question de principe : une autorité absolue, dans une Eglise

(1) cf. même chapitre, p. 96.

(2) *Italie*, tome II, lettre XXXIX, p. 235.

universelle, voilà ce qu'il cherchait ; il l'a trouvé dans le catholicisme.

3. — Les raisons morales.

Il me semble avoir assez clairement montré les véritables raisons de cette conversion, qui fut toute intellectuelle et dogmatique. Mais ce serait injustice que de lui dénier tout caractère mystique ou tout élément moral.

De Joux fut frappé par le côté à la fois humain et artistique du culte catholique.

Comme nous l'avons vu, son voyage à Rome lui avait laissé d'ineffaçables souvenirs. (¹) Il avait rencontré Dieu comme jamais peut-être dans sa vie. Il avait aussi compris combien le culte romain parlait plus à son imagination ; répondait à ce besoin de mysticisme qu'il portait en lui ; et satisfaisait mieux ses aspirations religieuses que le culte protestant.

« A la religion d'amour et de charité, il (Calvin) a substitué un culte individuel, triste, austère, où tout est pour le raisonnement et où rien n'est pour le cœur. » (²)

Et c'est pour cela, si nous en croyons de Joux, que jamais la France ne sera protestante.

« Le protestantisme... ne pourra jamais s'acclimater (le mot est joli !) sur le sol de la France, dont les habitants aiment un culte à la fois sensible et spirituel... »

Un culte tout intellectuel, tout métaphysique, qui n'offre rien à l'imagination ne peut convenir qu'aux nations hyperborées. » (³)

Nous sommes des êtres de chair et de sang auxquels le « culte des anges et des purs esprits » ne peut convenir. Ce qu'il faut c'est le « culte de l'homme, qui par un effet de

(¹) cf. même chapitre, p. 83.

(²) *Italie*, tome II, lettre XL, p. 258.

(³) *id.* av.-propos, p. XXIII.

l'union intime de l'âme et du corps ne peut entrer en société avec Dieu qu'à l'aide de ses sens et de ses organes. » ⁽¹⁾

Mais le culte catholique n'est pas seulement plus humain, il est surtout plus artistique que le culte protestant.

« Les chefs-d'œuvre de la sculpture et les tableaux religieux sont un langage muet, touchant et rapide, qui ne parle pas moins à notre cœur que les livres et les sons articulés. » ⁽²⁾

Et c'est surtout la musique qui fait la beauté de ce culte.

« Les accords mélodieux d'une harmonie céleste versent dans tous les sens une volupté pure, adoucissent les ennuis et les chagrins de la vie, et sur cette terre d'exil, de privations et de larmes, nous font deviner le ciel. » ⁽³⁾

Souvent la musique exprime mieux que des paroles, soit les doutes et les luttes d'une âme, soit la confiance en Dieu. Pierre de Joux a été touché par cette harmonie si vraiment humaine que le catholicisme met dans toutes ses manifestations religieuses.

Ce qui attira de Joux vers le catholicisme, ce fut encore « l'esprit de concorde et de paix » qu'il n'avait pas trouvé dans le protestantisme.

« Tout est bienveillance, compassion, services réciproques dans l'Eglise du Seigneur... si profondément empreinte de l'esprit de charité. » ⁽⁴⁾ — « Cette humilité chrétienne cette inaltérable douceur, ce dévouement sublime, cette charité céleste, certes, ce serait en vain que vous les chercheriez ailleurs que chez les disciples de Jésus-Christ. » ⁽⁴⁾ (entendez : les catholiques.)

Mais il faut reconnaître que la beauté du culte romain et la charité des catholiques ne furent pas les raisons qui décidèrent de Joux à se convertir. Leur rôle est important mais

⁽¹⁾ *Italie*, tome I, lettre II, p. 22.

⁽²⁾ *id.* lettre VII, p. 75.

⁽³⁾ *id.* tome II, lettre XLI, p. 305 et 302.

⁽⁴⁾ *id.* tome II, lettre XXXV, p. 135.

non pas primordial. Ses longues indécisions suffiraient à montrer que ce fut une conversion de raison et non de passion. Il est tout naturel qu'une fois entré dans l'édifice il en admire la belle ordonnance et la majestueuse harmonie.

III. — Critique de la Conversion

Il semblerait que notre étude soit terminée : parti de l'anglicanisme, de Joux a lentement évolué vers le catholicisme ; et déjà en 1803 tout annonce cette conversion. Si l'on demande : qu'est-ce qui a poussé de Joux au catholicisme ? Je répondrai : son besoin d'autorité extérieure.

Il faut croire que ce n'est point tellement évident puisque ses « juges » l'ont tous condamné ; tous, d'une seule voix, crient : « Il fut ambitieux et il fut intéressé, c'est à cause de « cela, et de cela seulement, qu'il se fit catholique ». Je pourrais me dispenser de répondre, car tous partent du même a priori : un pasteur, c'est-à-dire un homme aussi bien placé pour savoir ce qu'il faisait, n'a pu se convertir au catholicisme par amour de la vérité, puisque le catholicisme est le contraire de la vérité ; — donc il y a un autre motif qui a déterminé cette conversion ; — donc, il fut ou bien ambitieux ou bien intéressé, ou bien encore, les deux à la fois ; et il s'agit de le prouver.

1. — M. H. Durand Gasselin père.

Laissons la parole à M. H. Durand Gasselin père, le plus récent de ses juges, par conséquent celui qui aurait pu le mieux se renseigner et juger avec le moins de passion.

« Monsieur de Joux... se montre dans sa correspondance sous un jour très peu sympathique. Orateur brillant, il le sait et veut qu'on le sache ; plein de sa valeur il fait à Rabaut son propre éloge avec une fatuité étonnante et dans un style recherché et pompeux qui donne une triste idée de son idéal pastoral. Le

succès et les honneurs, voilà, semble-t-il, la principale de ses occupations. C'est un esprit passablement détraqué. Il ne resta d'ailleurs que peu d'années à Nantes, et finit par se faire catholique... (1) Cette conversion était à prévoir : ses lettres à Rabaut nous montrent un homme dévoré d'ambition, attiré vers tout ce qui brille, d'ailleurs passablement déséquilibré par la folie des honneurs et des grandeurs, il n'est pas étonnant qu'il ait été conquis par l'éclat tout extérieur du Culte catholique, et qu'il ait désiré entrer dans une église qui lui permettait de faire les rêves les plus extravagants.

Après avoir fait les démarches pour être nommé chevalier de la Légion d'honneur ne rêvait-il pas d'être, un jour, désigné comme successeur de Saint-Pierre. (?) On peut apercevoir cette folle idée dans ces lignes : « Tout Italien, a-t-il écrit, tout citoyen de Rome, que dis-je ? *tout étranger même*, quelque pauvre qu'il soit *peut arriver au Pontificat* ». (??) (2).

En résumé, Pierre de Joux était ambitieux, *donc* il devait se faire catholique.

Décidément la logique est une arme dangereuse entre des mains maladroites ou tout au moins malveillantes.

Voyons sur quoi se base cette accusation.

« Orateur brillant, il le sait, et veut qu'on le sache ».

Cela se comprend un peu, car s'il « veut qu'on le sache » c'est pour qu'on achète ses sermons.

« Je vous envoie un de mes *Te Deum* ; je vous prie très instamment d'en faire insérer *extrait* ou *analyse* dans un ou plusieurs papiers. Il est extrêmement remarquable par un rapprochement historique qui a jusqu'ici échappé à tous les orateurs. Il a fait une sensation très heureuse et il s'en est vendu considérablement ; si vous croyez que les marchands de nouveauté ou d'autres libraires les débitent, faites-moi la faveur de m'écrire un mot incessamment... Je vous prie de favoriser de toute votre

(1) *Réorg. Egl. Nantes*, préface p. 4.

(2) *id.* p. 73.

influence cette petite production ; de graves motifs ⁽¹⁾ m'engagent à vous faire cette demande ». ⁽²⁾

Il y a certainement de l'orgueil dans son « extrêmement remarquable », mais il ne faut pas oublier le style de l'époque ni que de Joux songeait surtout à faire de la réclame.

« Je me hâte, écrit-il encore, de vous envoyer un exemplaire, encore humide de la presse, du discours que j'ai prononcé le 20 Octobre sur l'ouverture de cette campagne. Tout à demi-improvisé qu'il étoit, il a réussi ; le Consistoire en a voulu l'impression, les autorités présentes l'ont approuvé et je m'empresse de vous le communiquer. L'à-propos et la chaleur qui y règnent sont le mérite principal de cette production hâtive et assez correcte, quoique faite en un jour, mais étudiée en deux, mais corrigée et retouchée après le vœu de l'impression ». ⁽³⁾

Et, à propos de *la Prédication du Christianisme* :

« Je ne sais si Messieurs les pasteurs de Paris ont eu la bonté de faire afficher mes sermons à la porte de l'église. L'excellent Monsieur Dencontre ou Encontre... a eu la bonté de composer une *analyse* de mon ouvrage, courte et bien faite, et voudroit que je la fisse imprimer sur un des journaux de Paris.. Si vous croyez ce moyen utile à la vente d'un ouvrage qui peut éclairer les Romains et édifier les Protestans, je vous l'enverrai de suite : ce n'est que deux pages d'écriture. » ⁽⁴⁾

Ce qui me frappe beaucoup plus que la « recherche du succès et des honneurs », c'est le sens de la réclame que de Joux possède à haute dose. Si ce n'est pas une vertu « protestante », c'est en tout cas une véritable qualité pratique ! Je ne prétends pas qu'il ne soit pas orgueilleux ; mais qui n'a pas son petit défaut ?

« ... Homme dévoré d'ambition, attiré vers tout ce qui brille,

⁽¹⁾ Probablement le besoin d'argent.

⁽²⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 67.

⁽³⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 62.

⁽⁴⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 43.

passablement détraqué par la folie des honneurs et des grandeurs. »

Songez donc ! il voulut être décoré de la Légion d'honneur. Le 29 Mai 1805 il écrit au député Rabaut :

« Croyez-vous qu'il me convienne de la demander ? Il paroît que cela feroit plaisir à mon Consistoire et donneroit un relief utile aux Protestans, si peu nombreux ici. Si vous le croyez convenable, ayez la bonté de m'apprendre par quelles démarches on peut réussir . . . Plusieurs de mes collègues l'ont demandée à Paris ; ils m'engageaient alors à le faire. L'ont-ils obtenue ? Je ne sais. » (1)

Vers la même époque trois pasteurs de Paris l'obtinrent et l'un des vitraux du temple de l'Oratoire en porte le glorieux souvenir. Que l'on ne reproche donc pas à de Joux, *parce qu'il est devenu catholique*, ce que personne n'a jamais reproché aux pasteurs de Paris ! Et peut-être M. Durand Gasselin trouve-t-il encore de la folie des grandeurs dans le *post-scriptum* suivant :

« L'on me qualifie dans la Vendée d'Evêque protestant, et ici l'on me traite comme tel. Je vous fais l'honneur de la chose, car mon évêché est de votre conception et de votre façon. » (2)

Comme président du Consistoire, Pierre de Joux était légalement sur le même pied que l'évêque catholique. Je m'étonne qu'on n'ait point vu dans cette plaisanterie la preuve que de Joux se fit catholique pour parvenir à l'épiscopat.

Evêque ? — « Et pour qui le prend-on ? » Bien mieux, de Joux voulait devenir pape. C'est ce que M. Durand Gasselin a cru voir dans le passage où de Joux dit que « tout étranger » (l'allusion est claire) peut parvenir au pontificat. (3)

(1) *Réorg. Egl. Nantes*, p. 44.

(2) *id.* p. 45.

(3) voir plus haut p. 103.

C'est évidemment à lui-même que pense de Joux ; car il ajoute : « quelque pauvre qu'il (l'étranger) soit. » Et si quelqu'un fut pauvre ce fut bien Pierre de Joux ! .. Il est vrai que la « logique par allusion » pourrait nous mener loin et nous préférons ne pas suivre M. Durand Gasselin sur cette piste.

« L'abjuration du Pasteur de Joux, conclut-il, ne fit pas beaucoup perdre au Protestantisme ; il possédait si peu l'esprit de simplicité et d'humilité évangélique. » (1)

On comprend donc très bien qu'il soit devenu catholique !

« Le Pasteur Pierre de Joux a désespéré du Protestantisme en France. Il l'a abandonné lâchement pour entrer dans une Eglise où son ambition et son orgueil pouvaient lui procurer des satisfactions mondaines. » (2)

— M. H. Durand Gasselin père accuse. Il ne donne pas de preuves. L'orgueil n'est pas un motif suffisant ; quant à l'ambition, il faut qu'elle soit récompensée pour qu'on puisse la soupçonner d'être intéressée, et M. H. Durand Gasselin, ne nous dit pas quelles furent « ces satisfactions mondaines » : ce ne fut certes pas la tiare !

2. — Ch. Coquerel.

Ch. Coquerel, dans la *Revue Protestante* du mois de Septembre 1825, tient à peu près le même langage.

« Cette livraison était déjà imprimée quand nous avons appris que M. Dejoux (3), ancien pasteur à Nantes, avait abandonné la foi de l'Evangile pour adopter la croyance romaine, et nous savions d'assez longue date que son apostasie scandaleuse se préparait activement. Les convertisseurs circonviennent long-tems à l'avance ceux dont ils espèrent faire une occasion de triomphe

(1) *id.* p. 83.

(2) *id.* p. 84.

(3) remarquez qu'il n'écrit plus : *de Joux*.

pour leur cause. Nous ne pouvons imprimer ce qui nous parvient à ce sujet. (C'est grand dommage!) Sans doute il va paraître maintenant quelque livre, peut-être à l'Imprimerie Royale, (*en note*: Soirées Napolitaines ¹⁾) et il faudra voir si l'auteur signalant la charité de sa foi, adressera des injures à ses anciens frères qui le voient partir sans haine comme sans regret. M. Dejoux nous dira sans doute quelles fortes raisons l'on décidé a reconnaître qu'il a enseigné et imprimé l'erreur pendant trente ans... Puissent ses derniers jours s'écouler en paix loin de ses anciens frères!

Ce qui tend à expliquer son apostasie c'est que l'on peut lire un sermon de l'ancien pasteur de Nantes, sur la *campagne de Moscou* où il a vraiment épuisé le style de la flatterie la plus inconcevable envers le despote du jour. Toutes les formules de l'adulation y sont employées avec plus d'effusion que d'éloquence.

Nous ajouterons une seule considération. Voilà trois pasteurs que l'Eglise romaine s'est attirés... Or je le demande, quel fruit est résulté de leur désertion? Quels fidèles ont-ils entraînés?... D'un regard silencieux (?) et morne on voit partir ces ministres pour lesquels l'Eglise de Rome a ouvert les bras... Qu'ils y trouvent enfin le repos dont ils ont sans doute besoin!... Leur absence ne laisse aucun vide. Leur triomphe... se célèbre dans un désert.» ⁽²⁾

C'est toujours le même jugement : une accusation sans preuve. Pierre de Joux s'est converti par ambition, par « arrivisme » ; preuve en soit ses *Te Deum*. Nous avons vu ⁽³⁾ ce que signifie en réalité ce loyalisme de Pierre de Joux, qui continua après les *Cent jours*, et fut plus fort que ses intérêts personnels.

Cette accusation a autant de valeur que la précédente — seulement Napoléon remplace le pape, et cela a plus de vraisemblance.

⁽¹⁾ on voit que ses renseignements ne sont pas tout à fait exacts.

⁽²⁾ *Revue Protestante*, tome II, p. 143.

⁽³⁾ cf., Ch. I, p. 34 et ch. II, p. 72.

Mais la suite de l'article est vraiment curieuse et vaut la peine qu'on la cite à titre de documentation psychologique.

« Nous apprenons à l'instant que M. Dejoux vient de mourir. Si nous eussions su ce triste évènement plus tôt, nous aurions probablement jugé sa démarche avec moins de sévérité. Il est allé rendre compte... Paix à sa cendre. » ⁽¹⁾

Ce qui veut dire que l'on a plus de modération, voire même plus d'impartialité, envers un mort qu'un vivant. On comprend Pierre Mille qui voudrait assister à la « répétition générale » de son enterrement, — même déguisé en croque-mort, — pour entendre, au moins une fois dans sa vie, dire du bien de lui.

Dans le numéro de Décembre de la même année, la *Revue Protestante* donne un compte-rendu des *Lettres sur l'Italie* ; elle ajoute :

« Rien n'annonce la solennité d'une conversion et le recueillement d'une âme véritablement convaincue. » ⁽²⁾

Que le signataire de l'article soit Coquerel ou un autre, c'est là une impression tout à fait personnelle, aussi ne m'y arrêterai-je pas.

3. — La Revue Protestante du mois de Juin 1826. ⁽³⁾

Nous avons vu ⁽⁴⁾ que le numéro d'Avril 1826 de la *Revue Protestante* citait une lettre de Pierre de Joux écrite d'Edimbourg en 1819. — Le numéro de Juin en tira la conclusion :

« ... Si, même après son retour d'Italie, le sort de M. Dejoux était encore incertain, s'il conservait encore le désir et manifestait le vœu de redevenir pasteur en France, ce n'est donc pas ce qu'il

⁽¹⁾ *Revue Protestante*, tome II, p. 143.

⁽²⁾ *Revue Protestante*. (1825) tome II, page 265.

⁽³⁾ l'article est signé *L. M. pasteur* ; peut-être Mestrezat ou Marron, pasteurs à Paris.

⁽⁴⁾ même ch. p. 75.

y avait vu et entendu qui l'a engagé à se faire catholique. ⁽¹⁾ Qu'est-ce donc qui a pu l'y déterminer? Je crains que ce ne soit l'*argument irrésistible* pour beaucoup de gens, surtout quand il est assaisonné de louanges... Je sais qu'à peine avait-il prononcé son abjuration qu'il est descendu dans la tombe; mais déjà son livre avait été imprimé, en grande partie, à l'imprimerie royale. Déjà M. Dejoux, avait été accueilli, fêté, caressé, encensé par des personnes du plus haut rang et lorsque la mort est venue, si mal à propos, s'opposer à ce qu'on réalisât à son égard les promesses qui lui avaient été faites, sa fille en a recueilli l'effet. Elle a eu l'honneur d'être admise à présenter l'ouvrage de son père à une personne auguste, et, peu de jours après, les journaux ont annoncé qu'il lui avait été accordé une pension de 1.500 francs, sans doute parce qu'elle était la fille de M. Pierre Dejoux et qu'elle avait imité son exemple! Si l'on a ainsi traité la fille que n'eut-on pas fait pour le père!!! Je ne sais si je me trompe mais il me semble que toutes les circonstances que je viens de rappeler laissent planer sur cette conversion des soupçons qui en diminuent un peu le mérite et permettent de l'attribuer à des motifs qui rendent au moins suspects les éloges qu'on lui donne. » ⁽²⁾

Enfin nous voilà sur un terrain solide; ce ne sont plus des insinuations, ce sont des arguments. Et pour traduire en français ce que dit la *Revue Protestante*: on a payé Pierre de Joux pour qu'il se convertisse au catholicisme; ce qui le prouve c'est:

- 1° la pension de 1500 francs accordée à sa fille.
- 2° l'accueil qu'il reçut une fois converti.
- 3° l'impression de son livre à l'Imprimerie Royale.

1°. Si la fille de Pierre de Joux a touché une pension, à la mort de celui-ci, cela provient de ce que son père était trop pauvre pour lui rien laisser et que les personnes qui s'étaient

⁽¹⁾ Je suis arrivé à la même conclusion en discutant ces textes (même chapitre p. 77.) mais notre accord s'arrête là.

⁽²⁾ *Revue Protestante*, tome III, p. 265. Juin 1826.

intéressées au père ne voulurent pas laisser la fille sans ressources. Encore est-il que 1500 fr. ne soient pas une fortune et que Joséphine de Joux dut avoir juste de quoi vivre. Mais, même si l'on prouvait que Mlle de Joux s'est convertie pour toucher cette pension — ce qui n'est pas prouvé — je ne vois pas en quoi cette accusation peut atteindre Pierre de Joux.

2°. Mais dira-t-on, ce qui prouve que c'était le père qu'on récompensait en donnant cette pension à la fille, c'est que de Joux fut « fêté, caressé, encensé etc. . . » lors de sa conversion. — Là encore, je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de compromettant pour de Joux. Il reçut un chaleureux accueil ? Mais comment voulez-vous qu'on ne le reçut pas à bras ouverts ? qu'il ne fut pas d'autant mieux accueilli que sa conversion était plus sincère, et que — en sa personne — l'Eglise catholique célébrait une de ses plus belles victoires ? On le fêta, on le caressa, etc. . . il y avait pourtant un peu de quoi !

Mais quand la *Revue Protestante* dit : « il fut fêté, caressé. . . » elle voit plus qu'un bon accueil ; elle devine la promesse d'une récompense en argent : *l'argument irrésistible*. Quelques lignes qui précèdent celles citées plus haut le font clairement entendre. Il paraît que lorsqu'il fut plongé dans la misère, et qu'il n'eut pas trouvé, à Genève, les « secours qu'il aurait cru pouvoir attendre », on lui aurait fait savoir « qu'il serait plus heureux en se tournant d'un autre côté. » (1) On se rappelle qu'à l'âge de 64 ans, de Joux fut mis en demeure de trouver de quoi vivre pour lui et sa famille. J'espère que ses treize enfants n'étaient plus à sa charge. Il fut pourtant obligé, pour vivre, d'aller en Ecosse enseigner les langues anciennes ; car l'Eglise de

(1) *Revue Protestante* III, p. 264.

Nantes ne lui fit pas de retraite et la pension qu'il toucha à Genève ne lui fut versée qu'un an ou deux. Il paraît qu'alors on lui fit savoir « qu'il serait plus heureux en se tournant d'un autre côté. » Si cela est vrai, je ne comprends pas pourquoi de Joux aurait mis tant de temps « à se tourner d'un autre côté ! » Son départ de Nantes et son voyage en Italie auraient suffi à expliquer cette « conversion. » Pourquoi donc vécut-il misérablement pendant 7 ans, à enseigner le latin, là-bas au fond de l'Ecosse, alors qu'à Paris le trésor royal s'ouvrait largement à ses mains avides ? Et il attendit, le malheureux, d'être à la veille de sa mort pour se laisser convaincre par cet « argument » ! Comme il eut été plus facile, plus agréable surtout, d'avoir une vie assurée, sans souci du lendemain, consacrée toute entière à la rédaction de son ouvrage !

La *Revue Protestante* eût mieux fait de se taire que de rappeler, à la honte de l'Eglise protestante, le sort d'un vieux pasteur, sans église et sans ressources, que de propos délibéré on avait jeté en pleine misère !

3° Mais son livre « fut imprimé à l'imprimerie royale » ! — Voilà la seule base tangible de tout cet échafaudage de soupçons. On lui a imprimé son ouvrage ! Il vaut certes la peine de renier toute une vie de protestantisme pour la suprême gloire d'être « imprimé à l'Imprimerie Royale » !

Seul un aveugle parti-pris, produit par la haine ecclésiastique, peut empêcher de voir l'absurdité d'une pareille accusation !

Non. Si l'on étudie la vie de Pierre de Joux, sans vouloir à toute force découvrir « l'argument irrésistible, » on est bien obligé d'avouer qu'on ne le trouve pas.

On voit un homme, attiré par la force d'unité, de cohésion et d'autorité, que présente le catholicisme ; mais qui

lutte pour ne pas se laisser convaincre. Chassé de son église, comme il dut avoir la tentation de se jeter dans ces bras prêts à le recevoir ! Il résista encore. Il voulut encore réfléchir ; et pendant 7 ans il chercha loyalement, avec impartialité, et quand enfin, vaincu par ses propres raisonnements, il dut s'avouer catholique, il se rendit. Voilà quel fut « l'argument irrésistible. »

4. — L'attitude de l'accusé.

Avant même que l'accusation fut portée, de Joux l'avait prévue ; et il ne faudrait pas voir là un don de prophétie : c'était inévitable.

Dans la préface de son ouvrage il faisait dire à un interlocuteur imaginaire :

— « On soupçonnera la droiture de vos intentions ; la calomnie vous prêter des vues intéressées. On vous présentera comme un ambitieux... qui, peut-être, ne se sépare des autres que par ressentiment pour les torts qu'ils eurent à son égard ; on ajoutera encore que vous ne renoncez à des erreurs que vous avez longtemps partagées que par le fol orgueil de vous distinguer... »

— Ces épreuves sont pénibles, ai-je répondu,... mais je prierai Dieu de me donner la force de les supporter. » (¹)

La mort lui épargna ces dernières vexations.

Rien que par son attitude, plus noble et plus calme, de Joux gagne déjà nos sympathies. Mais voyons les sentiments qui animent nos juges et notre accusé.

« Il faudra voir, écrit Coquerel, si l'auteur, signalant la charité de sa foi, adressera des injures à ses anciens frères... » (¹)

Il vaut la peine de mettre en regard les paroles de paix qu'écrivait de Joux, comme une réponse anticipée à cette provocation puérile :

(¹) *Italie*. av.-propos p. XI.

(²) cf. même chapitre, p. 107.

« Je prends à témoin Celui qui manifeste le secret des consciences, que, bien loin d'avoir des sentiments d'aigreur ou d'animosité contre les peuples, les familles ou les individus qui professent un autre culte, . . . je les porte dans mon cœur à l'égal des miens. Je me fais même un devoir de convenir que la plupart des réformés que j'ai connus m'ont édifié par une vie exemplaire. » (1)

Je me bornerai, pour tout commentaire, à rappeler la sentence de Lucien, citée par de Joux au cours de son ouvrage : (2)

« Tu te fâches, donc tu as tort. »

(1) *Italie*, tome II, lettre XXVI, page 22.

(2) *id.* lettre XXVII, p. 43.

CONCLUSION

Pour juger avec impartialité la conversion de Pierre de Joux il faut se souvenir de ce qu'était le protestantisme en France vers 1800. — On connaît l'appréciation sévère, mais malheureusement trop juste de Samuel Vincent.

« Les prédicateurs prêchaient, le peuple les écoutait ; les consistoires s'assemblaient ; le culte conservait ses formes. Hors de là, personne ne s'en occupait, personne ne s'en souciait, et la religion était hors de la vie de tous. » ⁽¹⁾

Le « culte de la Raison » avait peu à peu remplacé le culte chrétien ; le souffle froid du rationalisme avait tué toute vie religieuse, et nous ne sommes pas surpris de voir de Joux « désespérer du Protestantisme en France. » ⁽²⁾

L'excès du mal devait amener une réaction : ce fut le Réveil. De Joux ne fut qu'un Gaussen avant l'heure et, s'il avait prévu les victoires prochaines de la *théopneustie*, il n'aurait certainement pas « lâchement abandonné » ⁽³⁾ l'Eglise Protestante. Il fut un précurseur du Réveil ; il subit les mêmes influences que lui ; il obéit au même courant d'intellectualisme autoritaire et passionné.

« Sous la commotion des grandes catastrophes de la Révolution et de l'Empire, les sources profondes de la vie de l'âme s'étaient rouvertes. En même temps le rationalisme optimiste et la faci-

⁽¹⁾ Samuel Vincent, *Vues sur le protestantisme*, tome II, p. 265.

⁽²⁾ *Réorg. Egl. Nantes*, p. 84.

lité de vivre qui caractérisaient l'âge précédent s'étaient évanouis. Tout avait paru s'écrouler à la fois dans de formidables tempêtes qui faisaient sentir à l'homme l'insuffisance de ses forces et de ses lumières et réveillaient en lui l'impression tragique du mystère des choses et celui de sa propre destinée... Ce réveil religieux se compliquait d'une réaction politique. La révolution avait abattu le trône et l'autel; il fallait relever l'un et l'autre. On se mit à honnir tout ce dont le siècle précédent s'était enivré. Ce dernier avait combattu les dogmes au nom de la philosophie et de la raison; on se mit à restaurer les dogmes et à humilier la raison devant la foi. Il avait abusé de la liberté jusqu'à la plus affreuse licence; on se rejeta avec le même emportement vers l'autorité. » (1)

Ce même esprit de réaction qui devait donner naissance au Réveil façonna la pensée de Pierre de Joux et présida à son évolution. Mais il ne sut pas, avec l'illogisme d'un Gaussen, s'arrêter à moitié route entre le principe de liberté et celui de l'autorité absolue.

La lecture de la *Lettre* de Charles-Louis de Haller l'amena à la conviction que le protestantisme est, par essence, un ferment d'indépendance.

« La révolution du seizième siècle, que nous appelons la réforme, est dans son principe, dans ses moyens et dans ses résultats, l'image parfaite et le précurseur [de la révolution politique de nos jours. » (2)

Il y avait donc d'un côté la Réforme, la Révolution et la liberté ; de l'autre l'Eglise catholique, la monarchie et l'autorité. Il comprit sans peine que toutes ses sympathies allaient aux régimes d'autorité, aussi bien en religion qu'en politique. Il avait cru, toute sa vie, pouvoir se dire protestant et baser sa foi sur une autorité extérieure absolue ;

(1) Auguste Sabatier. *Religions d'autorité*, 3^e édition, p. 346 et suiv.

(2) *Lettre de Ch. L. de Haller à sa famille*, p. 12. (Paris 1821).

cf. *Lettres sur l'Italie*, av. propos, p. XXV. Voir citation : chap. III, p. 88.

mais après de longues années de réflexion il dut se rendre à l'évidence ; son attitude était la négation même du principe protestant de liberté ; pour être fidèle à ses prémisses, sa conclusion devait être catholique. Voilà *pourquoi* il se convertit.

Et si l'on veut comprendre *comment* il put se convertir, il suffit de considérer qu'il avait fort peu de chemin à parcourir. Il n'eut même pas besoin de modifier les principes de sa théologie. Il n'eut qu'à substituer à l'autorité infaillible de la Bible l'autorité non moins infaillible de l'Eglise et ce ne fut qu'un élargissement de sa notion d'autorité. Au lieu de limiter l'infaillibilité à une seule époque, à un seul « moment » de la tradition, il l'accorda à l'Eglise à travers les âges. Et qui nous dit que seuls furent inspirés les écrivains sacrés ? Ce serait avoir une singulière notion de l'inspiration divine que de la reléguer dans le passé et de ne lui accorder que quelques siècles dans l'histoire ! De Joux en était arrivé normalement à la source unique de toute autorité absolue : l'Eglise.

Son seul tort fut d'avoir été trop logique et d'être allé jusqu'au bout de son raisonnement.

Ainsi par besoin religieux de Joux fut un « orthodoxe » ; par orthodoxie, il devint « théopneuste » avant la lettre ; comme théopneuste il accepta une autorité absolue ; et quand il comprit que seul un catholique peut aliéner sa raison en faveur de sa foi et se soumettre sans examen à une autorité infaillible, il devint catholique. Son évolution fut parfaitement normale ; non pas qu'il soit nécessaire, si l'on veut garder la foi, d'aboutir au catholicisme ; mais parce qu'on ne peut pas se dire protestant si, pour étayer sa foi, on a besoin d'une autorité extérieure absolue.

Malheureusement il est rare que l'on soit aussi logique, et, encore à l'heure actuelle, nombreux sont les protestants qui

ne comprennent pas que leur protestantisme n'est qu'un « crypto-catholicisme », et qui prennent nos synodes pour des conciles œcuméniques ! — Voilà le danger que court à l'heure actuelle un certain protestantisme français, qui risque fort de devenir un catholicisme « protestantisé ».

Aussi est-ce avec angoisse que nous entendons un « de Joux moderne » réclamer pour le protestantisme une autorité infaillible :

« La foi, génératrice de vie, souffre et s'étiôle à cause de l'incertitude doctrinale qui sature notre atmosphère... Voilà le mal. D'où vient-il ? A n'en pas douter des tendances de la théologie dite moderne... La caractéristique de cette théologie, c'est la suppression de toute autorité extérieure à l'homme... » (1)

— Prenez garde !... c'est la route qui conduit à Rome.

Vu :

Le Doyen,

ED. VAUCHER.

Vu :

Le Président de la Soutenance,

JOHN VIÉNOT.

(1) *Le Christianisme au XX^e siècle*. 26 mars 1914. p. 127. (C'est moi qui souligne).

PIÈCES JUSTIFICATIVES

La liasse n° 22

Cette liasse, seule de son espèce, porte ce titre : *Extraits des registres des délibérations du consistoire, procès-verbaux, mémoires, notes et autres pièces de nature à être consultées pour renseignements.*

Elle contient, entre autres, quatre brouillons de procès-verbaux.

1° Assemblée du 20 Septembre 1809.

2° Procès-verbal du 30 Octobre 1815.

3° Procès-verbal du 25 Octobre 1816.

4° Procès-verbal du 6 Septembre 1816.

Voici le texte du *procès-verbal du 30 Octobre 1815.*

La séance est ouverte par le rapport de messieurs les commissaires nommés auprès de M. le Vicomte de Cardaillac qui nous a rapporté la conversation qu'ils ont eue avec lui de laquelle il résulte que ce fonctionnaire public les a pleinement rassurés sur leurs droits et le libre exercice du Culte Protestant, les assurant que loin d'y porter atteinte, il le protégeroit de tous ses pouvoirs, étant bien assuré que c'étoit les intentions du gouvernement et dans ses principes.

Relativement aux inculpations adressées à M. Dejoux ; que c'était une affaire purement personnelle et qu'à cet effet il lui avait conseillé avec ménagement de tâcher de se procurer un échange avec quelqu'autre pasteur, que ne pensant pas qu'il put rester à Nantes d'une manière convenable à son caractère de Président du Consistoire, qu'il prendroit volontier (sic) tous les tempéremments (sic) nécessaires pour ne donner aucun éclat à sa retraite et sans rien précipiter à cet égard, mais toujours insis-

tant sur la nécessité de son départ duquel il ne voudroit pas faire une affaire ministérielle.

A cet endroit, M. Dobrée, l'un des commissaires, observe que quoique parfaitement d'accord avec ses collègues Messieurs Rossel et Labouchère sur leurs communications, déclare qu'il n'étoit pas présent à aucune conversation qui ait eu lieu avec M. le Commissaire spécial, relativement à M. Dejoux.

M. le Secrétaire a ensuite fait lecture au Consistoire d'une lettre de M. Dejoux adressée à M. Pelloutier pour la faire tenir aux membres du Consistoire dont suit la copie :

Messieurs, j'ai l'honneur de vous communiquer l'intention de M. le Commissaire spécial, exigeant que je parte incessamment ; qu'en conséquence de cette volonté expresse qu'il m'a manifesté, je cesse dès aujourd'hui de vous présider ; que je ne ferai point le service public Dimanche prochain et qu'il vous convient de pourvoir le plutôt possible cette Eglise d'un autre ministre. Je suis . . etc, signé Pierre de Joux.

Ayant ensuite procédé à la nomination d'un vice-président, les voix se sont portées (sic) à l'unanimité sur M. Sauerwald, doyen d'âge, et séance tenante le Consistoire a reçu une autre lettre de M. de Joux de la date de ce jour 30 Octobre, par laquelle il nous prévient d'après une conférence qu'il a eue avec M. le Commissaire spécial que, pour lui faire plaisir, il prêchera demain et que dans le courant de la semaine on auroit le temps de le remplacer provisoirement.

Le Consistoire vu la contradiction qui se trouve entre ces deux lettres pense que la première ne peut porter démission motivée ainsi qu'elle l'est, parce qu'elle entraîneroit après elle des démarches également désagréables, pour le Consistoire et pour M. de Joux ; en conséquence M. de Joux sera invité à donner sa démission purement et simplement, en la motivant cependant, s'il le croit nécessaire, sur des motifs qui lui sont purement personnels sans autre développement. Lecture a ensuite été faite d'un avis ouvert par M. Pelloutier sur le parti qu'il croit convenable de prendre dans les circonstances où se trouve le Consistoire et on a remis la discussion de cet avis, article par article, à la prochaine séance.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
BIBLIOGRAPHIE	3
INTRODUCTION	9
CHAPITRE I. — Biographie	11
I. — De 1752 à 1803.	12
II. — De 1804 à 1816.	16
1. — L'année 1804.	16
2. — Les premières années à Nantes (1805 à 1810).	21
3. — Les dernières années à Nantes (1810 à 1816).	30
III. — De 1816 à 1825	38
CHAPITRE II. — L'évolution vers le Catholicisme	43
I. — Les idées religieuses de Pierre de Joux	44
II. — L'évolution de 1782 à 1804.	49
1. — L'empreinte anglicane	49
2. — Les prédispositions au Catholicisme	55
3. — En marche vers le Catholicisme	60
III. — L'évolution de 1805 à 1815.	66
1. — La théologie.	66
2. — La politique.	70
CHAPITRE III. — La Conversion	75
I. — La date de la Conversion	75
1. — La lettre de 1819 et les souvenirs de Pierre de Joux.	75
2. — Le Voyage en Italie	80
II. — Les motifs de la Conversion	84

	Pages
1. — Les raisons intellectuelles	87
<i>a)</i> idées politiques	88
<i>b)</i> idées dogmatiques	89
<i>c)</i> idées ecclésiastiques	93
2. — Les « traditions »	96
3. — Les raisons morales	100
III. — Critique de la Conversion	102
1. — M. H. Durand Gasselin	102
2. — C. Coquerel	106
3. — La Revue Protestante du mois de Juin 1826 (L.M.)	108
4. — L'attitude de l'accusé	112
CONCLUSION	115
PIÈCES JUSTIFICATIVES	119



